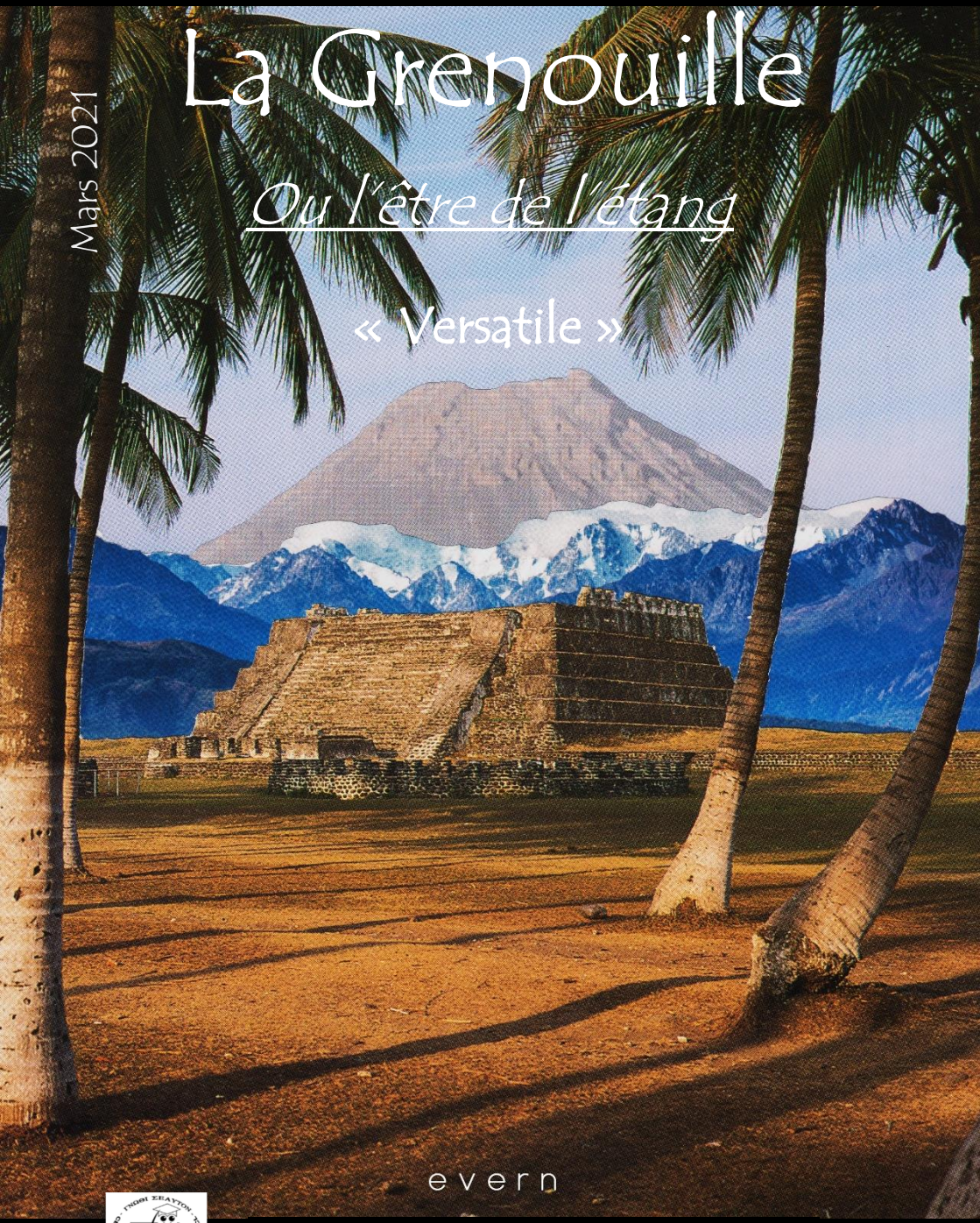
Mars 2021

La Grenouille

Ou l'être de l'étang

« Versatile »



evern

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Elle est partie ce matin - 13/05/19 20:53 je l'ai retrouvée

Partie ce matin
Elle est plurielle
L'inspiration l'insatisfaction la saison
La fille que j'aime
Regardait vers le soleil
Et l'a suivi
Se fondait dans le miel
Elle marche encore dans mon sommeil

La lumière la chaleur la merveille
Qui est-elle ?
La passante la veille la nuit
Sans visage je reconnais son appel
La fièvre des délires mortels
Quand je me mêle en coliques
La retrouver est horrifique

Elle est partie ce matin
Loin des yeux j'entends pourtant
Son cri étouffé qui me cherche
Partie ce matin !
Je ne peux me retenir
En son absence
C'est l'absence de mon essence

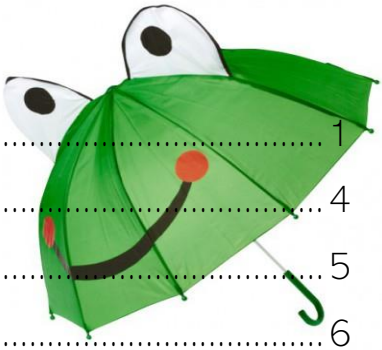
Se mêle à mes désespoirs
Me permet d'y voir

Je suis aveugle ivrogne
En son absence

C'est l'essence
De l'existence

Lionel Bleus

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain



La Grenouille 1

Mot des Grenouilles 4

Mot du Président 5

Les articles 6

1. Premier Partage : David Hume et Paul Ricoeur : une approche comparative de la notion d'identité personnelle 6
2. Deuxième Partage : L'écologie politique 43
3. Troisième Partage : Journée internationales des droits des femmes : discours de l'AGL et de l'Angela. 49
4. Quatrième Partage : Des animaux écolos ? 55

Dixits 64

En solitaire… 64

… Plaisirs partagés 65

@cep_ucl 66

CEP – Cercle des Etudiants en Philosophie 66

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Mot des Grenouilles

Bonjour Cher Aventurier, toi qui te perds, une fois de plus peut-être, ou pour la première fois, dans les pages de notre aimé-Journal Facultaire.

Comme tu auras pu l'observer en attrapant cette Grenouille, ou lorsque tu as cliqué sur le PDF en ligne sur le site du CEP (www.cepucl.be, va y jeter un coup d'œil, tu peux notamment y retrouver toutes les grenouilles de cette année mais aussi celles des années précédentes !), elle porte le nom de « Versatile ».

Parce que plusieurs personnes ont eu l'envie de partager, sur des sujets assez différents et divers. Alors quoi de mieux qu'un mot exprimant une humeur lunatique que pour la décrire !

Si toi aussi tu veux participer, sur le thème proposé ou un thème fantasque qui t'est important, n'hésite pas à nous envoyer tes contributions, à Axel Nagy ou Audrey Schils, sur messenger ! Tu peux aussi par d'autres personnes au sein du CEP, fais selon tes envies, toutes les voies mènent les articles à la Grenouille !

Bisous sur vos fesses et prenez soin de vous,

La team Grenouille

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Mot du Président

Hello tout le monde !

Qui dit nouvelle grenouille dit certes nouveaux dixits, mais aussi nouveaux articles et on espère que ces derniers vous plairont, surtout qu'il concerne une thématique essentielle à notre époque, même si elle fut mise de côté ces derniers temps.

Concernant les activités du CEP, nos activités d'intégration se passent très bien, n'hésitez pas à venir nous voir sur le discord un jeudi à 19h30, cette fois-ci ce sera un blind-test dans tous les styles. Nous avons aussi d'autres évènements qui se prépare, certains entre comitards, notamment une guéguerre pour la souveraineté de la faculté avec le HIST et le FLTR que nous gagnerons bien évidemment. Nous avons aussi un tournoi de speedrun en aléatoire sur Pokémon rubis samedi 27 qui est ouvert à tout le monde, n'hésitez pas à aller voir l'évent Facebook 😉

Trêve de bavardage, je laisse les lecteurs avides que vous êtes-vous aventurer plus profondément dans ce journal, puisse-t 'il vous sustenter.

Nicolas Dacos,

Président 2020-2021

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Les articles

I. Premier Partage : David Hume et Paul Ricoeur : une approche comparative de la notion d'identité personnelle

Un peu plus de 200 ans séparent la naissance de David Hume (1711) et de Paul Ricoeur (1913), le premier – philosophe empiriste ayant vécu durant les Lumières écossaises, le second – phénoménologue français ayant vécu dans ce qui fut le siècle le plus fécond pour la philosophie en langue française.

Rien de prime abord ne semble lier les deux philosophes : des origines géographiques différentes, des cadres temporels séparés par deux siècles, des traditions de pensée différentes, des thèses sur l'identité semblant (à la première lecture) absolument antagonistes, mais qui au final peuvent trouver un terrain d'entente comme nous allons le voir dans la suite de cette étude.

L'identité est un thème philosophique abordé dans des branches telles que la métaphysique, la logique ou encore la phénoménologie et peut être divisée en quatre grandes parties : l'identité numérique, l'identité spécifique, l'identité qualitative et l'identité collective. Ce sujet est à l'heure actuelle en pleine transformation notamment avec l'apparition des réseaux sociaux qui ouvrent la voie à une multitude de questions concernant le rapport à autrui, à soi-même et à soi-même vis-à-vis d'autrui dans un rapport non plus de chair mais numérique.

Nous allons à travers cette analyse aborder la notion d'identité chez Hume et chez Ricoeur en rappelant tout d'abord leur thèse respective ainsi que leur mouvement d'argumentation pour ensuite mener une comparaison entre celles-ci. Qu'est-ce que l'identité pour David Hume ? Qu'est-ce que l'identité pour Paul Ricoeur ? Leurs thèses sont-elles réellement antagonistes comme il semble de prime abord ? N'y a-t-il pas un point de rencontre ? Voilà des questions auxquelles nous allons tenter de répondre. Car préparons-nous à une rencontre pour le moins… originale.

1) David Hume : la non-existence du « moi ».

a) L'Ecossais

Avertissement : certaines citations sont tirées de Hume D., *A Treatise of human nature*, Oxford, D. F. Norton & M. J. Norton, 2000. Les traductions ont été librement faites non littéralement mais dans le but de restituer au mieux la pensée humienne dans la langue française, cependant, n'étant pas traducteur, il se peut évidemment que certaines imprécisions apparaissent. Que le lecteur m'en excuse et n'hésite pas à me faire savoir ses éventuelles remarques.

David Hume (1711-1776) est le plus éminent représentant de la tradition empiriste anglo-saxonne des XVIIème et XVIIIème siècles[1]. Né sept ans après la mort de John Locke (1632-1704), quatre ans après l'union des Parlements lors de l'Acte d'union (1707) faisant ainsi fusionner économiquement et politiquement l'Ecosse et l'Angleterre après plusieurs décennies se partageant entre moments de paix et moments d'affrontements des deux puissances mais union largement défavorable d'un point de vue politique pour les Ecossais car comme le dit Michel Duchein : *« De toute façon, avec leurs 45 députés face aux 513 Anglais, les Ecossais pouvaient contribuer à faire (ou défaire) une majorité à Westminster, mais non forcer une législation. »*[2]

Hume grandit, vit donc en pleine période des Lumières écossaises (*Scottish Enlightenment*) où Glasgow et Edimbourg – surnommé l'« *Athènes du*

[1] Nous recommandons la lecture de la biographie Campbell Mossner E., *The life of David Hume*, Oxford, Clarendon Press, 2001

[2]Duchein M., *Histoire de l'Ecosse ; Des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2013, pg. 437

Nord » - deviennent des centres importants de production aussi bien commerciale qu'intellectuelle à portée internationale.

C'est en 1739 (pour les deux premiers livres) et 1740 (pour le troisième) qu'apparaît sur la scène intellectuelle un gros pavé philosophique : le *Traité de la Nature Humaine* – œuvre imposante d'un jeune philosophe âgé de 28 ans alors encore méconnu des salons littéraires. Du vivant de l'auteur, l'œuvre ne connut pas de franc succès au plus grand drame de celui-ci allant même jusqu'à dire dans son autobiographie que *« jamais une tentative littéraire n'avait été plus malheureuse que mon Traité de la Nature Humaine. Il tomba mort-né dans la presse, sans même atteindre la distinction d'exciter un murmure parmi les fanatiques »*[3]. Mais pourtant, la postériorité ne s'y trompa pas quand elle vit en ce traité, les bases de la psychologie moderne, de la philosophie analytique, ainsi que de la phénoménologie (rien que ça !).

b) « De l'entendement »

« De l'entendement » est le premier livre du triptyque composant le traité. C'est celui-ci qui fera l'objet d'un remaniement stylistique profond pour voir paraître en 1748 l'*« Enquête sur l'entendement humain »*, plus court, plus condensé, plus polémique, mieux équilibré, moins abstrus (car nous devons toujours garder à l'esprit que l'un des buts de David Hume était de connaître le succès tant auprès des intellectuels de l'époque, qu'auprès d'un plus large public moins cultivé en produisant une philosophie qui se veut complexe mais pas abstruse pour autant).

Ce premier livre va poser les thèses de base d'une philosophie qui se veut empiriste – David Hume voulant introduire une méthode expérimentale parmi les sujets moraux comme le sous-titre de son *Traité* l'indique : *« Being an attempt to introduce the experimental method of reasoning into moral*

[3]En anglais dans le texte : *« Never literary attempt was more unfortunate than my Treatise of Human Nature. It fell dead-born from the press, without reaching such distinction as even to excite a murmur among the zealots. »* dans Hume D., *My Own Life,* 18 avril 1776

subjects », traduit par *« Tentative d'introduction de la méthode expérimentale de raisonnement parmi les sujets moraux »* - et sceptique – bien que, cependant, il serait une erreur de taxer le scepticisme humien de destructeur ou de radical comme certains l'ont fait, Hume se réclamant explicitement d'un scepticisme modeste : *« Si nous poussons notre enquête au-delà de l'apparence sensible des objets, j'ai peur que la plupart de nos conclusions en deviendraient pleines de scepticisme et d'incertitude. (…) Rien n'est plus souhaitable à cette philosophie qu'un scepticisme modeste à un certain degré, et une juste confession d'ignorance dans les sujets qui excèdent toute capacité humaine. »*[4].

Nous pouvons donc surnommer David Hume soit de « géographe de l'esprit humain » voulant explorer par une méthode expérimentale les cartes de l'esprit humain, ou comme Kant l'a fait, le surnommer de « Newton de la nature humaine ».

c) L'épistémologie humienne

Afin de voir comment Hume arrive à la thèse controversée que nous allons voir dans le point suivant de notre analyse, il est bon de rappeler le cadre épistémologique de la pensée humienne.

David Hume appartient à la tradition empiriste, tradition dont les bases modernes furent posées par Roger Bacon (1214-1294) et à laquelle se rattache d'autres philosophes tels que Thomas Hobbes (1588-1679), John Locke (1632-1704), Isaac Newton (1643-1727), George Berkeley (1685-1753), James Mill (1773-1836), ou plus récemment William James (1842-1910) et Rudolph Carnap (1891-1970). Ce courant opposé au rationalisme et à l'innéisme tient pour principe de base que nous ne pouvons avoir une

[4]En anglais dans le texte : *« If we carry our enquiry beyond the appearances of objects to the senses, I am afraid, that most of our conclusions will be full of scepticism and uncertainty. (…) Nothing is more suitable to that philosophy, than a modest scepticism to a certain degree, and a fair confession of ignorance in subjects, that exceed all human capacity. »* dans Hume D., *A Treatise of human nature (1.2.5)*, Oxford, D. F. Norton & M. J. Norton, 2000, pg. 47

connaissance certaine *a priori* (ce qui fera de la croyance le maximum épistémologique que l'on puisse atteindre en ce qui concerne les faits et non les relations d'idées (géométrie, algèbre, arithmétique[5]) chez Hume) et que donc toute connaissance ne peut donc être fournie qu'*a posteriori* – l'expérience devenant la source de la connaissance certaine.

Tout d'abord, les **perceptions** se divisent en deux catégories : les **impressions** et les **idées** – en fonction du degré de vivacité avec lequel elles sont présentes à l'esprit : *« Toutes les perceptions de l'esprit humain se résolvent en deux genres différents, que j'appellerai IMPRESSIONS et IDEES. La différence entre celles-ci consiste dans les degrés de force et de vivacité avec lesquels elles frappent l'esprit, et font leur chemin à travers notre pensée et notre conscience. Ces perceptions qui entrent avec le plus de force et de violence, nous pouvons les nommer* impressions*, et sous ce nom j'entends toutes les sensations, passions et émotions en tant qu'elles font leur première apparence dans l'âme. Par* idées*, j'entends les images faibles de celles-ci en pensant et en raisonnant ;... »*[6] ou encore : *« Voici donc que nous pouvons diviser toutes les perceptions de l'esprit en deux classes ou espèces, qui se distinguent par leurs différents degrés de force et de vivacité. Les moins fortes et les moins vives sont communément nommées* pensées *ou* idées*. L'autre espèce n'a pas de nom dans notre langue et dans la plupart des autres langues ;*

[5] *« Tous les objets de la raison humaine ou de nos recherches peuvent naturellement se diviser en deux genres, à savoir les* relations d'idées *et les* faits*. Du premier genre sont les sciences de la géométrie, de l'algèbre et de l'arithmétique et, en bref, tout affirmation qui est intuitivement ou démonstrativement certaine ».* Dans Hume D., *Enquête sur l'entendement humain*, Paris, Flammarion, 2006, pg. 85

[6] En anglais dans le texte : *« All the perceptions of the human mind resolve themselves into two distinct kinds, which I shall calll IMPRESSIONS and IDEAS. The difference betwixt these consists in the degrees of force and liveliness, with which they strike upon the mind, anf make their way into our though or consciousness. Those perceptions, which enter with most force and violence, we may name* impressions*, and under this name I comprehend all our sensations, passions and emotions, as they make their first appearance in the soul. By i*deas*, I mean the faint images of these in thinking and reasoning ;... »* dans Hume D., *A Treatise of human nature (1.1.1)*, Oxford, D. F. Norton & M. J. Norton, 2000, pg. 7

(…). Usons donc de liberté et appelons-les impressions*, en employant ce mot dans un sens qui diffère quelque peu du sens habituel. Par le terme* impression*, j'entends donc toutes nos plus vives perceptions quand nous entendons, voyons, touchons, aimons, haïssons, désirons ou voulons. »*[7]. Une idée est donc une impression faible, pâle, atténuée, une impression est donc une perception sensible qui frappe l'esprit avec une plus grande violence.

La deuxième division opère également sur les perceptions, et tant sur les impressions que sur les idées : celles-ci sont soit **simples**, soit **complexes** : *« Il y a une autre division de nos perceptions, qu'il serait commode d'observer, et qui s'étend aussi bien sur nos impressions que sur nos idées. Cette division se divise entre SIMPLE et COMPLEXE. Les perceptions simples ou les impressions et les idées de ce genre n'admettent aucune distinction ni séparation. Les complexes sont le contraire de celles-ci et peuvent être distingués en parties »*[8]. Illustrons ceci avec un exemple : l'idée de « licorne » est composée de l'idée (simple) de « cheval » + de l'idée (simple) de « corne », c'est donc une idée complexe. Les relations philosophiques entre les idées complexes sont quant à elles au nombre de sept : ressemblance, contrariété, qualité, quantité, identité, contiguïté dans le temps et/ou l'espace et causalité. C'est grâce à ces relations que l'esprit va faire le lien entre les différentes idées, les différentes impressions et les différentes perceptions en général. Et remarquons-le déjà, l'identité fait partie de ses relations philosophiques.

Hume va également distinguer deux façons avec lesquelles nous pouvons arriver à une connaissance (certaine ou probable) : **par l'expérience** (connaissance certaine) et **par probabilité** (connaissance probable), une plus

[7]Hume D., *Enquête sur l'entendement humain*, Paris, Flammarion, 2006, pg. 64

[8]En anglais dans le texte : *« There is another division of our perceptions, which it will be convenient to observe, and which extends itself both to our impressions and ideas. This division is into SIMPLE and COMPLEX. Simple perceptions or impressions and ideas are such as admit of no distinction nor separation. The complex are the contrary of thse, and may be distinguish'd into parts »* dans Hume D., *A Treatise of human nature (1.1.1)*, Oxford, D. F. Norton & M. J. Norton, 2000, pg. 7

grande probabilité corroborant une connaissance plus sûre mais néanmoins non-certaine car toujours établie *a priori* et devant être confirmée *a posteriori*. Ainsi, une plus grande répétition d'un même événement contribue à une plus grande attente de la répétition du cas dans le futur par opération d'induction (processus allant du particulier à l'universel opposé à la déduction allant de l'universel au particulier) : *« Comme nous sommes déterminés par l'accoutumance à transférer le passé au futur dans toutes nos inférences, si le passé a été entièrement régulier et invariable nous attendons l'événement avec la plus grande assurance et ne laissons aucune place à une supposition contraire. (…) Ici donc, il semble évident que, lorsque nous transférons le passé au futur pour déterminer l'effet qui résultera d'une cause, nous transférons tous les événements différents dans la même proportion où ils ont apparu dans le passé et que nous concevons que l'un a existé cent fois, par exemple : un autre, dix fois ; et un autre encore, une seule fois »*[9]. Ceci va provoquer le phénomène dont nous disions plus haut qu'il était le maximum épistémologique humien pour les faits : **la croyance**. Plus un événement va se reproduire, plus la croyance en la répétition identique de l'événement suivant va être forte. Il y a donc un lien de cause à effet présent non pas dans les choses, mais dans notre entendement humain, un lien que l'esprit établi et non pas inhérent à la nature des choses, un lien qui est donc une conjonction et non une connexion.

Reprenons l'exemple, le plus connu de Hume lui-même, celui de la boule de billard : *« La premi fois qu'un homme vit le mouvement se communiquer par impulsion, par exemple par le choc de deux billes de billard, il ne put affirmer que l'un des événements était en connexion avec l'autre ; il affirma seulement qu'il y avait une conjonction. Une fois qu'il eut observé plusieurs cas de cette nature, alors il affirma que les faits étaient en connexion. Quel changement s'est produit, qui engendre cette nouvelle idée de connexion ? Rien, sinon que maintenant cet homme sent que ces événements sont en connexion dans son*

[9]Hume D., *Enquête sur l'entendement humain*, Paris, Flammarion, 2006, pg. 122-123

imagination et qu'il peut aisément prédire l'existence de l'un de l'apparition de l'autre »[10].

Nous l'avons vu, Hume est un philosophe empiriste où dans son système, les idées sont des impressions dont la vivacité a été atténuée. Ainsi il s'ensuit *de facto* que *« toutes nos simples idées dans leur première apparence sont dérivées d'impressions simples qui leur correspondent et qui les représentent exactement »*[11]. Les impressions ont donc la priorité sur les idées qui en sont de pâles copies et les idées ne sont jamais l'expression des choses mêmes (« noumènes » pour parler en termes kantiens) mais de nous-mêmes car si je vous demande par exemple de vous représenter un chien dans votre esprit, il m'apparaîtra peut-être comme ayant l'allure d'un labrador alors qu'il aura l'allure d'un yorkshire chez vous. Nous avons ici la source du scepticisme humien dont nous parlions dans le point 1.2) *« De l'entendement »*.

d) <u>La non-existence du « moi »</u>

C'est dans ce premier livre en partie 4 section 6 intitulée *« De l'identité personnelle »*, que Hume va établir une thèse polémique, et qui semblerait – à première vue seulement – être un hapax dans l'histoire de la philosophie : le « moi » n'existerait pas.

Peut-on trouver une unité commune, une identité personnelle pouvant être le siège d'une multiplicité de perceptions, d'impressions, d'idées ? Y a-t-il une unité psychique réunissant tous les événements s'y produisant ? Telles sont les questions à la base de l'interrogation humienne.

---

[10] *Ibid.*, pg. 143

[11] En anglais dans le texte : *« …all our simple ideas in their first appearance are deriv'd from simple impressions, which are correspondent to them, and which they exactly represent »*. Dans Hume D., *A Treatise of human nature (1.1.1)*, Oxford, D. F. Norton & M. J. Norton, 2000, pg. 9

Hume ne va pas passer par quatre-chemins pour dénoncer ceux qu'il va critiquer. Ainsi il commence la section en disant : *« Il y a quelques philosophes, qui imagine qu'à chaque moment nous sommes intimement conscients de ce que nous appelons notre MOI ; que nous sentons son existence et sa continuité dans l'existence ; et qui sont certains, au-delà de l'évidence d'une démonstration, aussi bien de sa parfaite identité que de sa parfaite simplicité »*[12]. Selon ces philosophes, le fait même que nous éprouvons des sensations, que nous sommes victimes des plus violentes passions renforce cette thèse de l'existence du « moi », d'une identité propre. Voilà une attaque contre le sensualisme.

Mais Hume va prendre le contre-pied total de cette vision de l'identité personnelle, qui semblait être acceptée par tous les philosophes de l'époque qu'ils soient sensualistes (Condillac, Malebranche...) ou rationalistes (Descartes, Leibniz...) – la thèse de l'existence du « moi » apparaissant comme une évidence qu'il était inutile de remettre en question (et dont certains ne pensaient même pas remettre en question tant cette évidence allait de soi).

Hume va venir attacher sa théorie de l'identité personnelle à son épistémologie par cette seule question : *« De quelle impression* (celle d'une identité personnelle) *cette idée pourrait-elle être dérivée ? »*[13] Et à cette question, il répondra qu'« *il est impossible de répondre à cette question sans une contradiction et une absurdité manifestes ; et cependant, cette une question à laquelle il devrait être nécessaire de répondre, si nous voulions avoir une idée clair et intelligible »*[14]. Hume se trouve donc dans une impasse

[12]En anglais dans le texte : *« There are some philosophers, who imagine we are every moment intimately conscious of what we call our SELF ; that we feel its existence and its continuance in existence ; and are certain, beyond the evidence of a demonstration, both of its perfect identity and simplicity »*. Dans *Ibid. (1.4.6)*, pg. 164

[13]En anglais dans le texte : *« For from what impression cou'd this idea be deriv'd ? »* Dans *Ibid. (1.4.6)*, pg. 164

[14]En anglais dans le texte : *« This question 'tis impossible to answer without a manifest*

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

intellectuelle car soit il doit admettre contre son épistémologie que le « moi » existe, soit il doit démontrer par son épistémologie que le « moi » n'existe pas. Mais avant d'aborder la démonstration humienne, voyons la position d'autres grands philosophes sur la question.

À la question de savoir si le « moi » existe, Descartes aurait bien évidemment répondu par la positive – la certitude du *Cogito* étant le premier îlot de sûreté dans l'océan de son doute hyperbolique : *« De sorte qu'après y avoir bien pensé, conclure, et tenir pour constant que cette proposition :* Je suis, j'existe*, est nécessairement vrai, toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit »*[15] avant d'écrire trois ans plus tard dans ses *Principes de la Philosophie* : *« Cette pensée, je pense, donc j'existe, est la première et la plus certaine qui se présente à celui qui conduit ses pensées par ordre »* écrit-il dans ses *Principes de philosophie.*

Kant balaiera la thèse de Hume - qu'il connaissait sûrement - en disant dans sa *Métaphysique des Mœurs* que *« dans la mesure où, du moins, il ne se crée pas pour ainsi dire lui-même et acquiert, non pas* a priori*, mais de façon empirique, le concept qu'il a de lui, il est naturel que ce soit aussi par le sens intime qu'il puisse être informé de lui-même, et par conséquent uniquement à travers la phénoménalisation de sa nature et à la faveur de la façon dont sa conscience est affectée, alors qu'il lui faut pourtant admettre, au-delà de cette dimension de son propre sujet qui est composée de pures phénomènes, encore quelque chose qui en est à la base, à savoir son Moi, quelles que puissent en être par elles-mêmes les qualités ;... »*[16]. Le « Moi » étant un concept *a priori* la

contradiction and absurdity ; and yet 'tis a question, which must necessarily be answer'd, if we wou'd have the idea of self pass for clear and intelligible ». Dans *Ibid. (1.4.6)*, pg. 164

[15]En latin dans le texte : *« Adeo ut, omnibus satis superque pensitatis, denique statuendum sit hoc pronunciatum, Ego sum, ego existo, quoties a me profetur, vel mente concipitur, necessario esse verum. »* dans Descartes R., *Méditations métaphysiques, Objections et réponses*, Paris, Flammarion, 2011, pg. 72-73

[16]Kant E., *Métaphysique des moeurs, Fondation ; Introduction*, Paris, Flammarion, 1994, pg. 138

base à partir de laquelle le sujet va pouvoir être informé de lui-même à travers la phénoménalisation (le « M » écrit en majuscule n'étant pas anodin).

Défendant comme nous l'avons vu précédemment, une conception empirique de la connaissance, il s'ensuit que ce dont je n'ai pas d'impression sensible mais dont j'ai pourtant le nom n'est qu'une illusion, ce qui va permettre l'élimination de tous les termes, interrogations et objets de la métaphysique tels que dieu, l'âme, le monde ou encore... le moi ! Hume répondra donc par la négative ; la thèse de la non-existence du « moi » est ainsi le prolongement logique de sa théorie épistémologique.

Le « moi » n'existe donc pas pour Hume car lorsque nous nous plongeons dans une introspection, nous ne trouvons rien en nous-même si ce n'est une accumulation d'impressions sensibles dont l'unité n'est garantie par aucune chose dont nous aurions d'elle aussi, une impression sensible : *« Pour ma part, lorsque je rentre le plus intimement dans ce que j'appelle* moi-même*, je trébuche toujours sur une perception particulière ou une autre, de chaleur ou de froid, de lumière ou d'ombre, d'amour ou de haine, de souffrance ou de plaisir. Je ne peux jamais saisir* moi-même *à aucun moment sans une perception, et ne peut jamais rien observer d'autres choses que les perceptions. Lorsqu'à n'importe quel moment, mes perceptions sont enlevées, comme durant le sommeil ; aussi longtemps je suis insensible de* moi-même*, je peux vraiment dire que je n'existe pas »*[17].

Nous en avons l'idée, nous n'en avons pas d'impression sensible, l'idée est donc une illusion, le « moi » n'est donc qu'une illusion. Une illusion résultant d'une collection de perceptions allant et venant dans l'immense

[17] *« For my part, when I enter most intimately into what I call* myself*, I always stumble on some particular perception or other, of heat or cold, light or shade, love or hatred, pain or pleasure. I never can catch* myself *at any time without a perception, and never can observe any thing but the perception. When my perceptions are remov'd for any time, as by sound sleep ; so long am I insensible of* myself*, and may truly be said not to exist ».* Dans Hume D., *A Treatise of human nature (1.4.6)*, Oxford, D. F. Norton & M. J. Norton, 2000, pg. 165

théâtre qu'est l'esprit humain tout en nous mettant en garde que l'esprit ne se résume pourtant pas qu'à un simple théâtre : *« …il n'y a rien qu'un paquet ou une collection de différentes perceptions, qui se succèdent les unes aux autres avec une rapidité inconcevable, et qui sont en perpétuel flux et mouvement. (…) L'esprit est une sorte de théâtre où plusieurs perceptions font leur apparence successivement ; passent, repassent, glissent, et se mélangent dans une infinité de postures et de situations. (…) La comparaison du théâtre ne doit pas nous tromper. Il n'y a pas seulement les perceptions successives qui constituent l'esprit : sinon nous n'aurions pas la moindre notion de distance dans l'endroit, où ces scènes sont représentées, ni la moindre notion des matériaux qui la composent »*[18].

Cependant, bien que le « moi » n'existant pas, nous avons quand même l'idée d'une chose qui reste invariable en nous sans interruption provoquée par le jeu de rôle des perceptions. Cette idée, c'est celle d'identité (opposée à la diversité qui est l'idée de l'existence de plusieurs objets dans la succession événementielle) : *« Nous avons une idée distincte d'un objet, qui reste invariable et ininterrompu à travers une supposée variation du temps ; et cette idée, nous l'appelons* identité *ou* mêmeté »[19]. Nous avons ici un premier élément clé pour la comparaison qui va suivre : identité = mêmeté pour Hume. Hume va dès lors distinguer deux types d'identité afin de poursuivre son argumentation : l'identité personnelle correspondant à la pensée et à

[18]En anglais dans le texte : *« …they are nothing but a bundle or collection of different perceptions, which succeed each other with an inconceivable rapidity, and are in a perpetual flux and movement. (…) The mind is a kind of theatre, where several perceptions successively make teir appearances ; pass, re-pass, glide away, and mingle in an infinite variety of postures and situations (…) The comparison of the theatre must not mislead us. They are successive perceptions only, that constitue the mind ; nor have we the most distant notion in the place, where these scenes are represented, or of the materials, of which it is compos'd »*. Dans *Ibid.*, pg. 165

[19]En anglais dans le texte : *« We have a distinct idea of an object, that remains invariable and uninterrupted thro' a suppos'd variation of time ; and this idea we call that of* identity *or* sameness *»*. Dans *Ibid.*, pg. 165

l'imagination (qui sera l'objet de la première investigation) et l'identité personnelle concernant les passions, celle que nous prenons pour nous-mêmes. Mais comment arrivons-nous selon le sens commun à penser qu'il existe cette notion ininterrompue d'identité au travers de la succession des perceptions ? Grâce à une faculté de l'esprit humain tenant un rôle absolument majeur et central chez Hume, une faculté fonctionnant suivant les trois lois de l'association (la ressemblance, la contiguïté, la causalité) : **l'imagination**.

C'est donc l'imagination qui nous fait croire à cette idée d'identité en nouant des liens entre nos différentes perceptions : « L'action de l'imagination, par laquelle nous considérons les objets ininterrompus et invariables, et par laquelle nous pensons qu'une succession d'objets sont presque le même sentiment, si bien qu'il n'y ait pas plus d'effort nécessaire de la pensée dans les cas suivants que dans les cas précédents. La relation facilite la transition de l'esprit d'un objet à l'autre, et rend son passage si doux qu'il est contemplé tel un objet continu »[20] ou autrement dit dans l'Essai : « Le passage de la pensée d'un objet avant qu'il ne change à un objet après qu'il le changement, est si doux, et facile, que nous percevons rarement la transition, et que nous sommes aptes à imaginer, que ce n'est rien qu'une enquête continue du même objet »[21]. La continuité est donc une transition opérée par l'imagination si subtile que nous en venons à ne plus nous rendre compte que les objets sont interrompus et de ce fait, nous tombons de facto dans l'illusion d'ininterruption (cause de confusions et d'erreurs) qui nous fait substituer la

[20]En anglais dans le texte : *« That action of the imagination, by which we consider the uninterrupted and invariable objects, are almost the same to the feeling, nor is there much more effort of thought requir'd in the latter case thant in the former. The relation facilitates the transition of the mind from one object to another, and renders its passage as smooth as if it comtemplated one continu'd object ».* Dans *Ibid.*, pg. 166

[21]En anglais dans le texte : *« The passage of the though from the object before the change to the object after it, is so smooth, and easy, that we scarce perceive the transition, and are apt to imagine, that 'tis nothing but a continu'd survey of the same object ».* Dans *Ibid.*, pg. 167

notion d'identité à celle d'objets liés. Et le pire est que « notre propension à cette erreur est si grande d'après la ressemblance mentionnée plus haut, que nous tombons dans cette erreur avant même d'en avoir conscience ; et donc nous nous corrigeons sans cesse par réflexion, et nous retournons à une méthode de pensée plus précise, bien que nous ne puissions supporter plus longtemps notre philosophie ou nous enlever cette influence de l'imagination. (…) Ainsi nous simulons l'existence continue des perceptions de nos sens afin d'enlever leur interruption ; et nous courrons dans la notion d'une âme, et d'un soi, et d'une substance afin de distinguer les variations »[22]. Hume attaque ici de front, les objets favoris des métaphysiciens et dont l'amour de Hume pour la métaphysique peut être résumée par le dernier paragraphe de l'Enquête sur l'entendement humain : « Quand, persuadés de ces principes, nous parcourons les bibliothèques, que nous faut-il détruire ? Si nous prenons en main un volume quelconque, de théologie ou de métaphysique scolastique, par exemple, demandons-nous : Contient-il des raisonnements abstraits sur la quantité ou le nombre ? Non. Contient-il des raisonnements expérimentaux sur des questions de fait et d'existence ? Non. Alors, mettez-le au feu, car il ne contient que sophismes et illusions »[23].

Après avoir établi que les objets que nous percevons COMME continus ne le sont pas en réalité, Hume va devoir se justifier, il va devoir prouver cette thèse forte : « Notre principale affaire, ensuite, doit être de prouver, que tous les objets auxquels nous attribuons une identité sans observer leur invariabilité et leur ininterruption consiste en fait à une succession d'objets

[22]En anglais dans le texte : *« Our propensity to this mistake is so great from the ressemblance above-mention'd, that we fall into it before we are aware ; and tho' we incessantly correct ourselves by reflection, and return to a more accurate method of thinking, yet we cannot long sustain our philosophy, or take off this biass from the imagination (…) Thus we feign the continu'd existence of the perceptions of our senses, to remove the interruption ; and run into the notion of a* soul*, and* self*, and* substance*, to disguise the variation ».* Dans *Ibid.*, pg. 166

[23]Hume D., *Enquête sur l'entendement humain*, Paris, Flammarion, 2006, pg. 247

liés »[24]. Comment va-t-il prouver cela ? C'est ce que nous allons maintenant tenter de voir.

Introduisant la preuve, Hume va d'abord partir d'un constat empirique restant ainsi conforme à sa méthode expérimentale en bon empiriste qu'il est : « Il y a une circonstance remarquable, qui souligne cette expérience ; lorsqu'une partie considérable dans une masse de matière change, cela détruit l'identité de l'ensemble, bien que nous devions mesurer la grandeur de la partie, non pas absolument, mais vis-à-vis de sa proportion à l'ensemble. (…) Un changement dans n'importe quelle partie considérable d'un corps détruit son identité ; mais c'est remarquable, qu'à l'endroit où le changement est produit graduellement et insensiblement, nous sommes moins aptes de lui attribuer le même effet »[25]. Pourquoi ? Parce l'esprit suit les différents changements qui se produisent comme si l'esprit accompagnait les changements ne percevant plus dès lors ceux-ci mais ayant l'illusion qu'ils forment une continuité harmonieuse et non une succession de parties : « La raison ne peut être que celle-ci, que lorsque l'esprit, en suivant les changements successifs du corps, sent un passage aisé dans l'examen des conditions à un moment à leur vue à un autre moment, à aucun moment particulier, il ne perçoit une quelconque interruption dans ses actions. De cette perception continue, il découle une existence continue et une identité de l'objet »[26].

---

[24]En anglais dans le texte : *« Our chief business, then, must be to prove, that all objets, to which we ascribe identity, without observing their invariableness and uninterruptedness, are such as consist of a succession of related objects »*. Dans Hume D., *A Treatise of human nature (1.4.6)*, Oxford, D. F. Norton & M. J. Norton, 2000, pg. 167

[25]En anglais dans le texte : *« There is a very remarkable circumstance, that attends this experiment, which is, that tho' the change of any considerable part in a mass of matter destroys the identity of the whole, yet we must measure the greatness of the part, not absolutely, but by its* proportion *to the whole (…) A change un any considerable part of a bordy destroys its identity ; but 'tis remarkable, that where the change is produc'd* gradually *and* insensibly *we are less apt to ascribe to it the same effect »*. Dans *Ibid.*, pg. 167

[26]En anglais dans le texte : *« The reason can planly be no other, than that the mind, in following the successive changes of the body, feels an easy passage from the surveying its condition in one moment to the viewing of it in another, and at no particular time ascribes a continu'd*

Résumons-nous. Où est-on arrivé jusqu'à présent ? Où en sommes-nous ?

Le « moi » est une illusion car bien que nous en ayons l'idée, nous n'en avons cependant aucune impression. Il s'ensuit donc que le « moi » est considéré comme une illusion à l'instar des objets métaphysiques comme la substance, l'essence, l'âme, dieu, le monde. Cependant, nous avons tous l'idée d'une identité une et constante en nous. Cette idée d'identité provient en fait des liens que l'imagination produit entre nos différentes perceptions : ceci se faisant inconsciemment par la douceur de la transition d'un objet à l'autre dans notre esprit. Nous croyons donc qu'une identité existe, alors qu'en fait, après introspection, nous nous rendons compte que nous ne sommes qu'une somme d'impressions distinctes et interrompues.

Abordons maintenant la suite de l'exposé.

Hume va à présent prendre en compte deux phénomènes devant attirer notre attention : le premier est la capacité à distinguer l'identité numérique (un même son produit plusieurs fois : le son du passage à niveau lorsqu'un train est sur le point de passer) de l'identité spécifique (une église faite de brique tombe en ruine, les paroissiens décident d'en reconstruire une nouvelle en pierre. Ni la forme, ni les matériaux ne sont les mêmes pourtant nous concluons par le seul fait que ce soit les paroissiens qui les aient toutes les deux construites que ce sont les mêmes) : « « Le premier est que nous sommes communément capables d'assez faire la distinction entre l'identité numérique et spécifique, cependant, il arrive parfois que nous les confondions et notre pensée et notre raisonnement emploient alors l'une pour l'autre »[27]. Le second est que nous admettons une plus grande transition que ce qui serait cohérent dans une relation où des parties sont changées dans un objet

existence and identity to the object ». Dans *Ibid.*, pg. 167

[27]En anglais dans le texte : *« The* first *is, that tho' we commonly be able to distinguish pretty exactly betwixt numerical and specific identity, yet it sometimes happens, that we confound them, and in our thinking and reasoning employ the one for the other ».* Dans *Ibid.*, pg. 168

changeant et incohérent (nous jugeons par exemple qu'une rivière est la même alors que son flot coule de façon ininterrompue qu'au final comme le disait Héraclite : « on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ») : Secondement, nous pouvons remarquer, que dans une succession d'objets liés, il est d'une manière requis, que le changement des parties ne soit ni soudain ni entier, dans le but de préserver l'identité, cependant là où les objets sont dans leur nature changeables et inconstants, nous admettons une plus soudaine transition qu'il serait autrement cohérent avec cette relation »[28].

Après toutes ces voies parcourues, Hume est maintenant apte à expliquer l'identité personnelle : « L'identité, que nous attribuons à l'esprit de l'homme, est seulement fictive, et du même genre de celle que nous attribuons aux corps animaux et végétaux. Donc, il ne peut pas y avoir différentes origines de l'identité, mais elle doit procéder de la même opération de l'imagination sur des objets semblables »[29]. L'identité est seulement fictive, le « moi » est une illusion, chacune de nos perceptions entrant dans l'esprit a une existence propre et distincte et est séparable de toute autre perception (position atomiste). Dès lors, l'identité est-elle une réelle union entre différentes perceptions, l'identité est-elle le lien entre nos multiples perceptions, ou est-elle simplement une production de l'imagination découlant de l'association d'idées ? Afin de répondre à cette question, Hume va à nouveau faire appel à sa théorie épistémologique en nous disant que « même l'union de cause à effets lorsqu'elle est strictement examinée, résulte en soi d'une association habituelle d'idées. De cela, il s'ensuit évidemment, que l'identité n'est rien d'appartenant réellement à ces différentes perceptions ni quelque chose les

[28]En anglais dans le texte : « Secondly, *We may remark, that tho' in a succession of related objects, it be in a manner requisite, that the change of parts be not sudden nor entire in order to preserve the identity, yet where the objects are in their nature changeable and inconstant, we admit of a more sudden transition, than wou'd otherwise be consistent with that relation »*. Dans *Ibid.*, pg. 168

[29]En anglais dans le texte : *« The identity, which we ascribe to the mind of man, is only a fictitious one, and of a like kind with that which we ascribe to vegetables and animals bodies. It cannot, therefore, have a different origin, but must proceed from a like operation of the imagination upon like objetcts »*. Dans *Ibid.*, pg. 169

unissant ensemble ; mais est plutôt une qualité, que nous leur attribuons, à cause de l'union de leurs idées dans l'imagination, quand nous nous y reflétons »[30]. L'identité est donc une qualité et les facultés[31] de l'imagination (ressemblance, contiguïté, causalité) vont être les sources de l'union des perceptions à partir desquelles l'identité va se former : « C'est donc sur certaines de ces trois relations de ressemblance, contiguïté et causalité, que l'identité dépend ; et comme l'essence véritable de ces relations consiste à la production d'une transition aisée d'idées ; il s'ensuit, que nos notions d'identité personnelle procède entièrement de la douceur et du progrès ininterrompu de la pensée le long d'une rame d'idées connectées, selon les principes expliqués au-dessus »[32]. Cependant, parmi les trois facultés de l'imagination, l'une peut ici être mise de côté : la contiguïté qui dans cette analyse de l'identité personnelle a peu d'importance. Dès lors, il convient de préciser le rôle de la ressemblance et le rôle de la causalité sur l'identité personnelle.

Hume va tout d'abord commencer par la ressemblance qui est comme nous le dit le philosophe, la faculté qui contribue avec le plus d'évidence à l'accord d'une relation sur sa succession admettant toutes ses variations. Tandis que pour la causalité Hume nous dit que la véritable idée de l'esprit humain, est de le considérer comme un système de différentes perceptions ou

[30]En anglais dans le texte : *« ...even the union of cause and effects, when stricly examin'd, resolves itself into a customary association of ideas. For from thence it evidently follows, that identity is nothing really belonging to these different percpetions, and uniting them together ; but is merely a quality, which we attribute to them, because of the union of their ideas in the imagination, when we reflect upon them ».* Dans *Ibid.*, pg. 169

[31]Le terme « qualité » est également employé dans le texte pour qualifier les trois principes d'association de l'imagination. Dans le but d'éviter toute confusion avec la « qualité d'imagination », j'emploierai pour désigner les principes d'association de l'imagination le terme de « facultés ».

[32]En anglais dans le texte : *« 'Tis, therefore, on some of these relations of resemblance, contiguity and causality that identity depends ; and as the very essence of these relations consists in their producing an easy transition of ides ; it follows, that our notions of personal identity, proceed entirely from the smooth and uninterrupted progress of the thoufght along a train of connected ideas, according to the principles above-explain'd ».* Dans *Ibid.*, pg. 169-170

de différentes existences, qui sont liées ensemble par la relation de cause à effet, et qui se produisent, se détruisent, s'influencent et se modifient mutuellement[33]. Ainsi donc peu importe qu'on vous ampute d'un membre, que vous perdez l'usage d'un de vos sens bref, peu importe ce qu'une personne endure, ses différentes parties seront toujours connectées par la relation de causalité. Devenez cyborg, vous n'en garderez pas moins votre identité.

Hume a ainsi démontré que l'identité personnelle résultait de l'association de perceptions par l'imagination suivant deux des trois facultés que celle-ci possède (la ressemblance et la causalité) mais il n'a toujours pas démontré la source de l'identité personnelle. Voilà la dernière chose à établir, car en effet, l'imagination ne peut être la source de l'identité personnelle. Comme nous l'avons dit, l'identité résulte de l'accumulation de perceptions DONC il va falloir pour ne pas tomber dans une rhapsodie de perceptions que l'on se souvienne de nos différentes perceptions. La **mémoire** est donc la source de l'identité personnelle puisque sans elle, nous n'aurions aucune idée de la cause à effet, puisque pour inférer d'un événement passé, un événement futur, il faut inévitablement se souvenir de l'événement passé : « Comme la mémoire nous met au courant de la durée et de l'étendue des successions des perceptions, il doit être considéré, que ce compte important soit la source de l'identité personnelle »[34]. Cependant, qui peut affirmer que si j'oublie un événement, je ne suis de facto plus la même personne ? C'est à ceux qui défendent que la mémoire produit et découvre entièrement l'identité personnelle que Hume envoie la question afin qu'ils y apportent une réponse mais lui, il n'y répondra pas : « Ce sera un exercice de ceux qui défendent que

[33]En anglais dans le texte : *« ...the true idea of the human mind, is to consider it as a system of different perceptions or different existences, which are link'd together by the relation of cause and effect, and mutually produce, destroy, influence, and modify each other »*. Dans *Ibid.*, pg. 170

[34]En anglais dans le texte : *« As memory alone acquaints us with the continuance and exrent of this succession fo perceptions, 'tis to be consider'd, upon that account chiefly, as the source of personal identity »*. Dans *Ibid.*, pg. 170

la mémoire produit entièrement notre identité personnelle, de donner raison au pourquoi nous pouvons donc étendre notre identité au-delà de la mémoire »[35].

Nous voici donc à la fin de l'analyse de la section 1.4.6 du Traité sur l'identité personnelle. Et nous allons pour cette dernière partie renverser l'ordre, nous allons commencer par la citation pour ensuite en donner l'explication :

« L'entièreté de cette doctrine nous conduit à une conclusion, qui est d'une grande importance dans l'affaire présente, il s'ensuit que toutes les belles et subtiles questions concernant l'identité personnelle ne peuvent jamais être probablement décidée, et doivent être regardées plutôt comme étant grammaticales que comme des difficultés philosophiques. L'identité dépend de la relation entre les idées ; et ces relations produisent l'identité au moyen de cette transition aisée qu'elles occasionnent. Mais comme les relations, et la facilité de la transition peuvent diminuer par degrés insensibles, nous n'avons donc pas de juste standard, par lequel nous pouvons décider entre n'importe quelle dispute concernant le moment, où elles acquièrent ou perdent le titre du nom d'identité. Toutes les disputes concernant l'identité d'objets connectés sont simplement verbales, exceptées jusqu'à la relation des parties qui donnent naissance à une quelconque fiction ou principe imaginaire d'union, comme nous l'avons déjà observé »[36].

---

[35]En anglais dans le texte : *« 'Twill be incumbent on those, who affirm that memory produces entirely our personal identity, to give a reason why we can thus extend our identity beyond our memory »*. Dans *Ibid.*, pg. 171

[36]En anglais dans le texte : *« The whole of this doctrine leads us to a conclusion, which is of great importance in the present affair, viz. That all the nice and subtile questions concerning personal identity can never possibly be decided, and are to be regarded rather as of ideas ; and these relations produce identity, by means of that easy transition they occasion. But as the relations, and the easiness of the transition may diminish by insensible degrees, we have no just standard, by which we can decide any dispute concerning the time, when they acquire or lose a title to the name of identity. All the disputes concerning the identity of connected objetcts are merely verbal, except so far as the relation of parts gives rise to some fiction or imaginary principle of union, as we have already observ'd ».* Dans *Ibid.*, pg. 171

Si nous interprétons Hume, il s'ensuit qu'il n'y a pas de standard d'identité, donc que nous ne pouvons juger quelqu'un comme étant hors ou dans une certaine norme (ce qui rend la théorie humienne très intéressante à réinventer à l'heure actuelle). Nous n'avons pas de « modèle d'identité humaine » qui ferait référence pour l'espèce humaine entière : nous sommes tous différents, nous avons donc tous une identité différente. Mais mentionnons que Hume va revenir dans l'Appendice du Traité sur cette section 1.4.6 car comme il le dit : « Mais après une relecture plus stricte de la section concernant l'identité personnelle, je me trouve impliqué dans un tel labyrinthe, que, je dois confesser, que je ne sais aucunement comment corriger mes anciennes opinions, ni comment les rendre cohérentes »[37]. Et il va après, confirmer ce que nous disions précédemment : ce dont on n'a pas d'impressions sensibles mais dont on a l'idée est une illusion : « Quand nous parlons de soi ou de substance, nous devons avoir une idée annexée à ces termes, autrement elles sont toutes inintelligibles. Chaque idée est dérivée d'une impression précédente ; et nous n'avons pas d'impressions de soi ou de substance, comme quelque chose de simple et d'individuel. Cependant, nous avons aucune idée d'elles dans ce sens »[38]. Mais il va également confirmer que tout ce qui est distinct est séparable par l'imagination ou la pensée et donc penser que l'identité personnelle est une, unique et inséparable est une illusion résultant d'une douce association d'impressions simples opérée par l'imagination : « Quand je tourne ma réflexion sur moi-même (myself), je ne peux jamais percevoir ce « même » (self) sans une ou plusieurs perceptions ;

[37]En anglais dans le texte : *« But upon a more strict review of the section concerning* personal identity*, I find myself involv'd in such a labyrinth, that, I must confess, I neither know how to correct my former opinions, nor how to render them consistent »*. Dans *Ibid.*, pg. 399

[38]En anglais dans le texte : *« When we talk of self or substance, we must habe an idea annex'd to these termes, otherwise they are altogether unintelligible. Every idea is deriv'd from precedinf impressions ; and we have no impression of self or substance, as something simple and individual. We have, therefore, no idea od them in that sense »*. Dans *Ibid.*, pg. 399

ni ne peut percevoir quoique ce soit si ce n'est les perceptions. C'est pourtant dans la composition de celles-ci, que se forme le même (self) »[39].

Pour conclure, Hume se demandera si le self était synonyme de la substance et répondra qu'il n'a aucune notion des deux, restant ainsi fidèle à sa théorie épistémologique empiriste niant toute existence réelle de choses dont nous n'avons aucune perception.

e) Conclusion de la partie humienne

Avant de passer à l'analyse de l'identité chez Paul Ricoeur, tentons de reprendre en quelques phrases ce qui a été analysé précédemment.

Hume est un philosophe empiriste qui s'appuie sur sa théorie épistémologique afin d'établir la thèse de la non-existence du « moi » qui n'est qu'une illusion puisqu'il est une idée sans perception sensible correspondante[40]. Cependant, nous avons tous la notion d'identité personnelle en nous, que nous considérons comme une et inhérente à notre nature humaine, mais ces qualificatifs de l'identité personnelle sont encore trompeurs car en fait, c'est l'imagination de par ses facultés de ressemblance et de causalité qui va nous faire croire en une unité personnelle en unissant avec une telle subtilité les différents objets composant notre nature humaine, qu'au final, nous croyons à l'unité de ces objets qui en fait, sont parfaitement distincts les uns des autres.

[39] En anglais dans le texte : *« When I turn my reflection on* myself, *I never can perceive this* self *without some one or more perceptions ; nor can I ever perceive any thing but the perceptions. 'Tis the composition of these, therefore, which forms the self »*. Dans *Ibid.*, pg. 399

[40] Nous sommes là aux antipodes de Levinas pour qui le moi est l'identité par excellence, *« l'œuvre originelle de l'identification »* comme il est dit dans l'inauguration de *« Totalité et infini »*.

2) Paul Ricoeur : *ipse* et *idem*, deux faces d'une seule pièce ?

a) Le Français

Paul Ricoeur (1913-2005) est un l'un des philosophes français ayant produit l'une des plus grands et influents œuvres philosophiques du XX^{ème} siècle[41]. L'année de sa naissance, Jean-Paul Sartre (1905-1980) – surnommé à l'époque « Poulou » comme nous l'apprenons en lisant *« Les mots »*, autobiographie publiée en 1964 – est déjà âgé de 8 ans, nous sommes un an avant le début de la Première Guerre mondiale (1914-1918). Cette année-là, citons encore Raymond Poincaré qui est élu 10ème président de la République française ou la première traversée de la Méditerranée par Roland Garros. Bref Ricoeur – qui se situe à la confluence de trois traditions, à savoir la philosophie réflexive française (1), la phénoménologie husserlienne (2) et l'herméneutique philosophique (3) – grandit et vit comme nous l'avons dit plus dans l'un des siècles les plus fertiles pour la philosophie française, mais également dans l'un des siècles les plus violents de l'Histoire, connaissant deux guerres mondiales, trois génocides reconnus internationalement (celui des Héréros et des Namas de 1915, celui des Arméniens entre 1915 et 1923 et celui des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale), la décolonisation progressive du globe et de profonds changements sociaux (Jean Jaurès meurt en 1914, Mai68,...).

C'est en 1990 qu'apparaît sur la scène intellectuelle l'essai *« Soi-même comme un autre »* qui va être l'union entre la narratologie (branche chère à Paul Ricoeur à laquelle il consacra les trois tomes de *« Temps et Récit »* (1983-1985)), la phénoménologie, la philosophie analytique et l'herméneutique. Un

[41] Nous recommandons la lecture de la biographie de François Dosse, *« Paul Ricoeur – Le sens d'une vie (1913-2005 »* paru aux éditions La Découverte en 2008

essai qui est le lieu de réunion de ces différentes branches de la philosophie et dont le but est de refonder l'ego dans un rapport permanent et constant avec l'autre, la médiation occupant une place centrale dans la constitution de l'identité. Nous allons analyser maintenant cette notion d'identité pour enfin arriver au point 3 où nous comparerons la thèse humienne et la thèse ricoeurienne.

b) L'*ipse* et l'*idem* : deux faces d'une même pièce ?

Personne ne contredira le fait que bien que Ricoeur soit parfois compliqué à comprendre, il n'en est pas moins un excellent pédagogue dans ses écrits, accompagnant le lecteur dans ses réflexions progressives, ré-énonçant ses thèses et illustrant ses propos à l'aide d'analyses philosophiques pertinentes.

Ainsi, l'ouvrage commence par nous dire la motivation qui a été à l'origine de sa création, et dont celle-ci suit une triple intention : *« Par le titre* Soi-même comme un autre*, j'ai voulu désigner le point de convergence entre les trois intentions philosophiques majeurs qui ont présidé à l'élaboration des études qui composent cet ouvrage. La première intention est de marquer le primat de la médiation réflexive sur la position immédiate du sujet, telle qu'elle s'exprime à la première personne du singulier : « je pense », « je suis ». (…) La seconde intuition philosophique, implicitement inscrite dans le titre du présent ouvrage par le biais du terme « même », est de dissocier deux significations majeures de l'identité (dont on va dire dans un moment le rapport avec le terme « même »), selon que l'on entend par identique l'équivalent de l'*idem *ou de l'*ipse *latin. (…) Notre thèse constante sera que l'identité au sens d'*ipse *n'implique aucune assertion concernant un prétendu noyau non-changeant de la personnalité. (…)... que je tiendrai désormais la mêmeté pour synonyme de l'identité-*idem *et que je lui opposerai l'ipséité par référence à l'identité-*ipse*. (…) La troisième intention philosophique, explicitement incluse, celle-ci, dans notre titre s'enchaîne avec la précédente, en ce sens que l'identité-*ipse *met en*

jeu une dialectique complémentaire de celle de l'ipséité et de la mêmeté, à savoir la dialectique du soi et de l'autre que soi »[42].

- La première intention est donc phénoménologique. Dans celle-ci, le sujet se retrouve d'emblée médiatisé à soi-même, à lui-même par des expressions telles que « je pense » ou encore « je suis » : lorsque je dis « je pense », je dis « c'est moi qui pense » ou encore « moi, je pense », le fait de dire « je » semble donc un point de rencontre, l'endroit de l'union entre l'identité-*idem* et l'identité-*ipse* (nous y reviendrons plus tard). Par le « je », je pose d'emblée une réflexivité à moi-même, je me médiatise d'emblée vis-à-vis de moi-même.
- La deuxième pose l'identité comme étant le lieu d'un dédoublement, un dédoublement trouvant sa source dans la distinction étymologique latine entre l'*ipse* et l'*idem*. Cette distinction est absolument fondamentale dans l'analyse ci-présente. C'est elle qui va structurer toute la pensée, toute l'argumentation du philosophe dans son essai. Cette distinction est la thèse fondamentale de la philosophie de l'identité ricoeurienne. Sans cette distinction, la réflexion de l'ouvrage n'aurait pas eu lieu. L'ipse n'inclurait aucun « noyau intangible » de la personnalité, c'est-à-dire aucune « substance » (pour parler en des termes de métaphysiciens) immuable appartenant à l'individu du début à la fin de sa vie.
- La troisième intention nous informe que ce dédoublement n'est pas à entendre comme une opposition frontale cherchant un vainqueur entre l'*ipse* et l'*idem* mais plutôt comme un affrontement nécessaire se produisant dans une dialectique où l'ipse à tout aussi besoin de l'*idem* que l'*idem* de l'*ipse* afin de former l'identité personnelle. Ricoeur nous disant : *«* Soi-même comme un autre *suggère d'entrée de jeu que l'ipséité du soi-même implique l'altérité à un degré si intime que l'une ne se laisse pas penser sans l'autre, que l'une passe plutôt*

[42]Ricoeur P., *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, pg. 11-13

dans l'autre, comme on dirait en langage hégélien. Au « comme », nous voudrions attacher la signification forte, non pas seulement d'une comparaison – soi-même semblable à un autre -, mais bien d'une implication : soi-même en tant que...autre »[43]. Nous sommes donc dans un double rapport phénoménologique de soi-même à nous-mêmes mais également soi par rapport aux autres (la réflexion ici anticipe la théorie de la reconnaissance de Ricoeur où si je peux reconnaître l'autre, c'est d'abord parce que je me reconnais moi-même – nous ne nous médiatisons pas uniquement par rapport aux autres, mais également par rapport à nous-mêmes).

En effet, le dédoublement issu de l'*ipse* et de l'*idem* en français n'avait jamais été perçu car la différence entre les termes utilisés tant pour désigner l'identité-ipse que l'identité-idem ne pouvait être perçue que dans un rapport à la temporalité : nous l'avons dit précédemment, Ricoeur pose que l'identité-*ipse* ne connaît pas de noyau non-changeant de la personnalité, nous allons dès lors devoir voir si l'identité-*idem* connaît quant à elle, une « immuabilité » temporelle, un lieu de la mêmeté inhérent à l'individu au travers des divers événements qui vont l'affecter, bref si la mêmeté est ce qui persiste au travers des déterminations.

Nous allons tout d'abord commencer par commenter les trois conclusions que Ricoeur tire de son analyse préparatoire dans sa première étude où Strawson (1919-2006) lui sera d'une grande aide afin de poser le premier îlot de l'individualisation :
« L'individualisation repose sur des procédures spécifiques de désignation distinctes de la prédication, visant un exemplaire et un seul, à l'exclusion de tous les autres de la même classe »[44].

[43] *Ibid.*, pg. 14
[44] Ibid., pg. 43

L'individualisation repose sur un mode de désignation propre, une « étiquette » attribuée à un individu afin de le distinguer des autres, afin qu'il ne soit pas un parmi d'autres, mais celui-là parmi les autres.

« Ces procédures n'ont aucune unité en dehors de cette visée »[45].

Les procédures spécifiques de désignation distinctes de la prédication n'ont aucune unité si elles ne visent pas l'exclusion de tous les autres afin de mettre en avant un individu, si elles ne permettent pas la distinction entre le sujet x que l'on veut isoler de l'ensemble y.

« Seuls parmi les opérateurs d'identification, les indicateurs visent le « je » et le « tu » ; mais ils n'ont aucun privilège par rapport aux autres déictiques, dans la mesure où ils gardent pour point de repère l'énonciation entendue encore comme un événement du monde »[46].

Les opérateurs d'identification se divisent en trois groupes : les descriptions définies (qui créent une classe à membre unique), les noms propres (qui se bornent à singulariser une entité non-répétable et non divisible sans la caractériser, sans la signifier au plan prédicatif, donc sans donner sur elle aucune information) et les indicateurs (qui contiennent les pronoms personnels (« je » et le « tu ») et les déictiques). Dans ce point 3, Ricoeur nous disant que parmi les indicateurs ne visent que le « je » et le « tu » ce qui ne les rend cependant pas supérieurs par rapport aux déictiques (« ceci », « cela »). Certes, tout cela est bien joli, mais quelle est donc cette aide de Strawson dont nous parlions plus haut ?

Dans *« Les individus »* Peter Strawson – philosophe analytique et logicien anglais – va poser le corps comme étant la base, le premier particulier de base de l'identification identitaire prenant ainsi le contre-pied de philosophes tels que Descartes (pour qui il était plus facile de connaître la pensée que de connaître le corps) ou Berkeley (pour qui il était plus facile de connaître dieu que les hommes). Partant de ce postulat, le rapport aux autres

[45] *Ibid.*, pg. 43
[46] *Ibid.*, pg. 43

va prendre place dans un cadre spatio-temporel commun à tous les individus, dans un même cadre spatio-temporel donc *« ce qui importe à l'identification non ambiguë, c'est que les interlocuteurs désignent la même chose. L'identité est définie comme mêmeté et non comme ipséité »*[47]. Chez Strawson, la mêmeté prime par rapport à l'ipséité. Le cadre spatio-temporel étant la mêmeté même (n'y voyez là aucun pléonasme).

Ricoeur va écrire entre 1983 et 1985 trois tomes intitulés *« Temps et Récits »* et, le lecteur l'aura remarqué, le temps constituera une dimension centrale afin que puisse se développer la notion d'identité chez lui – le temps comme cadre *a priori* de la constitution identitaire. Sans temporalité, pas d'identité. Ainsi : *« L'approche du soi sur le second versant de la philosophie du langage, celui de l'énonciation, n'a pas non plus suscité de réflexion particulière concernant les changements qui affectent un sujet capable de se désigner lui-même en signifiant le monde. Or ce n'est pas seulement une dimension importante parmi d'autres qui a été ainsi omise, mais une problématique entière, à savoir celle de l'identité personnelle qui ne peut précisément s'articuler que dans la dimension temporelle de l'existence humaine »*[48].
Cependant, il existe des choses qui sont immuables dans le temps, qui ne subissent pas ses effets, tandis que d'autres vont être contingentes du point de vue de la temporalité : voilà dans quoi va s'enraciner la différence entre l'identité-*idem* et l'identité-*ipse*. L'identité du côté de la mêmeté serait la forme intangible, nécessaire de l'identité tandis que l'identité du côté de l'ipséité serait la forme tangible, contingente de l'identité révélée au travers des changements que nous connaissons au cours de notre existence. Mais l'identité du côté de l'ipséité trouverait cependant un point de convergence avec l'identité-mêmeté dans le « je » comme nous l'avons dit plus haut. Le « je » est donc l'union entre les deux dimensions de l'identité personnelle chez

[47] *Ibid.*, pg. 45
[48] *Ibid.*, pg. 137-138

Ricoeur. Mais qu'est-ce que la mêmeté et l'ipséité précisément pour le philosophe ?

« La mêmeté est un concept de relation et une relation de relations »[49] se divisant entre l'identité numérique (dont le transcendantal est la *permanence dans le temps*) signifiant unicité (opposé à la pluralité) : *« à cette première composante de la notion d'identité correspond l'opération d'identification, entendue au sens de réidentification du même, qui fait que connaître c'est reconnaître : la même chose deux fois, n fois »*[50] et l'identité qualitative signifiant la ressemblance extrême : *« à cette deuxième composante correspond l'opération de substitution sans perte sémantique, salva veritate »*[51]. Pris dans le flux temporel – cadre obligatoire dans lequel s'inscrit – le même est à entendre dans le sens de la différAnce derridienne comme le rappelle Kristina Herlant-Hémar.

La question *« Qui suis-je? »* va introduire la problématique de l'ipséité. Car en effet *« en parlant de nous-mêmes, nous disposons en fait de deux modèles de permanence dans le temps que je résumé par deux termes à la fois descriptifs et emblématiques : le* caractère *et la* parole tenue*. (…) Mon hypothèse est que la polarité de ces deux modèles de permanence de la personne résulte de ce que la permanence du caractère exprime le recouvrement quasi-complet l'une par l'autre de la problématique de l'*idem *et de celle de l'*ipse*, tandis que la fidélité à soi dans le maintien de la parole donnée marque l'écart extrême entre la permanence du soi et celle du même, et donc atteste pleinement l'irréductibilité des deux problématiques l'une à l'autre. (…) : la polarité que je vais scruter suggère une intervention de l'identité narrative dans la constitution conceptuelle de l'identité personnelle, à la façon d'une médiété spécifique entre le pôle du caractère, où* idem *et* ipse *tendent à coïncider et le pôle du maintien de soi, où l'ipséité s'affranchit de la mêmeté »*[52]. L'ipséité est un mode d'être

[49] *Ibid.*, pg. 141
[50] *Ibid.*, pg. 140-141
[51] *Ibid.*, pg. 141
[52] Ibid., pg. 143

identitaire basé sur la promesse qui ne peut prendre racine que dans une relation de confiance vis-à-vis de l'Autre. Cette relation de confiance s'établit suite à mon engagement dans une relation de responsabilité vis-à-vis de l'Autre comme sollicitation éthique. En cela, Ricoeur est proche de Charles Taylor pour qui le soi réside dans un ensemble d'engagement. L'ipséité ne saurait être ni nomologique ni encore moins solipsiste comme le fait remarquer Claude Romano. L'altérité est constitutive de l'ipséité. Le moi pour Ricoeur est structuré par une altérité intime comme il le posait déjà dans sa philosophie de la volonté. L'ipséité est irréductible à la mêmeté. Ni l'identité numérique ni qualitative ne relève de l'ipséité. Y a-t-il donc une équivocité de l'identité se demande Ricoeur si l'ipséité est un mode d'être de la promesse… Y a-t-il… ?

Nous devons donc maintenant expliquer ce qu'est le *caractère* et ce qu'est la *promesse tenue* sur laquelle se fonde l'ipséité.

Ricoeur avait déjà abordé le thème du caractère dans la partie 1 du chapitre 2 la partie 3 de son essai *« Philosophie de la volonté, 1. Le Volontaire et l'Involontaire »* où il nous disait : *« Le caractère est la nécessité la plus proche de ma volonté »*[53], le caractère étant qualifié d' *« involontaire absolu »*. Dans *« Soi-même comme un autre »*, il va revenir sur sa définition du caractère en l'adaptant à sa théorie de l'identité narrative – théorie selon laquelle l'identité d'une personne réside dans l'identité de son histoire, je suis mon histoire –, énonçant dès lors sa théorie du caractère non plus en terme d'ouverture sur le monde mais en terme de temporalité.

Ainsi désormais il entend *« par caractère l'ensemble des marques distinctives qui permettent de rédindentifier un individu humain comme étant le même (…) Le caractère, dirais-je aujourd'hui, c'est la mêmeté dans la mienneté »*[54], il désigne désormais *« l'ensemble des dispositions durables* à quoi *on reconnaît*

[53]Ricoeur P., *Philosophie de la volonté, 1. Le Volontaire et l'Involontaire*, Paris, Points, 2009, pg. 445

[54]Ricoeur P., *Soi-même comme un autre*, Paris, Points, 1990, pg. 144-145

une personne », et donc *« c'est à ce titre que le caractère peut constituer le point limite où la problématique de l'*ipse *se rend indiscernable de celle de l'*idem *et incline à ne pas les distinguer l'une de l'autre »*[55] ou encore *« le soi sous les apparences de la mêmeté »*[56]*.* La « mêmeté dans la mienneté ». En voilà une expression particulière. Comment l'interpréter ?

Nous pouvons pour nous aider afin de faire cela recouper les définitions des deux essais dont nous venons de parler et ainsi nous pouvons dire que selon Ricoeur : le caractère est l'involontaire absolu formé d'un ensemble de dispositions stables empruntées aux habitudes et aux identifications acquises recouvrant à la fois l'identité numérique, l'identité qualitative, la continuité ininterrompue et la permanence dans le temps. Pour reprendre le passage de l'auteur : *« Par cette stabilité empruntée aux habitudes et aux identifications acquises, autrement dit aux dispositions, le caractère assure à la fois l'identité numérique, l'identité qualitative, la continuité initerrompue dans le changement et finalement la permanence dans le temps qui définissent la mêmeté. Je dirai de façon à peine paradoxale que l'identité du caractère exprime une certaine adhérence du* quoi ? *au* qui ?*. Le caractère, c'est véritablement le « quoi » du « qui » »*[57].

c) <u>Conclusion de la partie ricoeurienne</u>

Pour Ricoeur l'identité à soi est une immutabilité. L'identique est le permanent. Le récit articule l'idée d'identité et de variabilité et de ce fait, l'identité narrative fournit la solution à la dialectique de l'idem et de l'ipse. Dans cette perspective, le changement ne détruit pas l'identité mais la présuppose (le corps change mais reste mon corps). Le récit de soi est facteur d'unité créatrice de sa propre identité. Il permet d'assembler nos multiples parts identitaires. Le récit est véritablement notre « colle identitaire ». La

[55] *Ibid.*, pg. 146
[56] *Ibid.*, pg. 154
[57] *Ibid.*, pg. 147

constitution identitaire passe d'emblée par la constitution d'un récit rédigé à la première personne du singulier : je me raconte donc je suis[58].
Locke (pour qui la mémoire déterminait l'unité de l'identité personnelle. Je me souviens donc je forme une unité identitaire ; position qui avait suscité l'argument du brave officier de Thomas Reid) avait rejeté l'idée cartésienne de l'identité personnelle en termes d'unité substantielle dans sa fameuse phrase : *« l'identité personnelle ne consiste pas dans une identité de substance mais de conscience »*. L'identité ne réside donc pas du côté matériel mais bien du côté « spirituel », du côté de l'unité de la conscience, unité garantie par la mémoire d'être toujours soi-même. La faiblesse de la théorie lockienne fut d'emblée relevée par la critique énonçant que l'identité de soi et la conscience de soi étaient deux choses distinctes (les amnésiques en sont la preuve vivante ET consciente).
Comme le fait remarquer Claude Romano, la faiblesse lockienne se retrouve *mutatis mutandis* dans la théorie ricoeurienne de l'ipséité : se croire identique n'est pas être identique. Je crois mais je ne suis pas forcément.

Le « je » pour Ricoeur est une entité fluctuante, en mouvement comme il le théorise dans *« Temps et récit »*. Il se transforme au fur et à mesure des expériences que nous faisons, des histoires que nous vivons. Ainsi, les histoires forment l'Histoire de notre identité narrative. L'identité-mêmeté est celle qui subsiste, véritable substrat identitaire que vient compléter l'identité-ipséité créée à partir de nos histoires singulières et personnelles regroupées dans la grande Histoire de notre identité narrative.

Paul Ricoeur, par l'identité-ipséité se tient ici proche de la *process philosophy* d'Alfred North Whitehead (1861-1947) : dynamique, ouverte, toujours modelée sans jamais se voir dépossédée. L'idée de base de Whitehead était qu'il fallait rompre avec une ontologie de la substance. Il y a donc une pente naturelle en métaphysique la permanence par rapport au

[58] Le psychiatre français ayant popularisé la résilience, Boris Cyrulnik ne dira pas le contraire.

changement. Whitehead va changer les paradigmes de la philosophie. Le réel est non pas des substances mais des événements. Un événement est quelque chose qui se produit à un certain endroit de l'espace et qui a une certaine durée. Pendant cette durée, la multitude d'événements que nous sommes agit. L'événement est un processus. Et qu'est-ce qui assure ce process ? C'est que les entités réalisent une expérience d'eux-mêmes et de leur environnement. Selon le schéma de la métaphysique classique, il faut d'abord être et une fois que l'être existe, à ce moment des expériences sont possibles. Le Schéma de Whitehead consiste à dire que l'être permanent n'existe pas, il y a un perpétuel devenir qui s'auto-constitue par une expérience permanente et l'ensemble des deux est l'entité ou l'événement. Chaque entité fondamentale s'auto-constitue en faisant l'expérience de son événement. Les substances n'existent pas, il n'existe que des êtres en devenir en préhendant un élément qui se transforme. La métaphysique est donc constituée d'entités éphémères que sont les événements comme le théorise le philosophe américain dans son ouvrage *« Procès et réalité »*.

3) Brève approche comparative

Nous allons commencer cette approche comparative en voyant l'analyse que fait Ricoeur de Hume : « Auparavant s'était ouverte avec Hume l'ère du doute et du soupçon. C'est un concept fort de la relation d'identité que Hume pose au début de l'analyse qu'on lit dans le Traité de la nature humaine, livre 1, quatrième partie, sixième section (1739) : « Nous avons une idée distincte d'un objet qui demeure invariable et ininterrompu durant une variation supposée de temps ; cette idée, nous l'appelons identité ou sameness ». Point d'ambiguïté, donc : il n'existe qu'un modèle d'identité, la mêmeté »[59]. L'ère du soupçon et du doute, car (nous l'avons dit), là où chez Descartes, le « moi » était le premier îlot de certitude dans l'océan du soupçon, Hume prendra le

[59] *Ibid.*, pg. 153

contre-pied total de cette affirmation en doutant qu'il existe réellement un « moi ».

Hume va commencer à douter (souvenons-nous de son scepticisme modéré) et il reviendra aux maîtres du soupçon (Marx, Nietzsche et Freud) de porter le doute à son paroxysme. Continuons l'analyse ricoeurienne de Hume : « Toutefois, dire que la croyance engendre des fictions, c'est annoncer un temps où la croyance sera devenue incroyable. Hume ne franchit pas encore ce pas et suggère l'unité de la personnalité peut être assimilée à celle d'une république ou d'un Commonwealth, dont les membres ne cessent de changer tandis que les liens d'association demeurent »[60]. Les membres de la république étant ici les différentes impressions qui se succèdent pour former l'illusion d'identité.

Mais la critique devient acerbe lorsque Ricoeur dit quelques lignes plus loin : « Voici donc quelqu'un qui professe ne pas trouver autre chose qu'un donné privé d'ipséité ; quelqu'un qui pénètre en lui-même, cherche et déclare n'avoir rien trouvé »[61]. Le reproche ricoeurien est ici un défaut d'introspection, de clarté introspective quant à notre identité propre dans la théorie humienne. Selon Ricoeur, suivant la théorie humienne, nous serions – même après introspection – aveugles à notre propre moi. Nous pouvons donc répondre à l'une des questions posées dans l'introduction, à savoir si les thèses sont antagonistes ou non : elles ne sont pas antagonistes. Pourquoi ? Car Ricoeur décompose l'identité suivant deux modalités (mêmeté et ispéité comme nous l'avons vu), tandis que Hume ne considère l'identité, ou plutôt pour rester fidèle à sa pensée, l'illusion de l'identité que sous l'une des modalités (mêmeté) qui de plus, n'existe pas pour l'Ecossais car elle n'est qu'au final que la succession continue d'impressions discontinues formant l'illusion d'un

[60] *Ibid.*, pg. 154
[61] *Ibid.*, pg. 154

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

ensemble cohérent (le « moi ») par l'imagination et deux de ses trois facultés d'association : la causalité et la ressemblance.

Tout ceci n'est-il au final qu'une dispute de mots ? Qu'une chipoterie linguistique entre philosophes ou bien est-ce un réel problème ? Cette confrontation est-elle légitime ou pas ?
Suivant les mots de David Hume : « Ainsi la controverse concernant l'identité n'est pas simplement une dispute de mots. Lorsque nous attribuons une identité, dans un sens impropre à des objets variables ou ininterrompus, notre erreur n'est pas limitée à l'expression, mais est communément suivie d'une fiction ou au moins avec une propension à une telle fiction, que ce soit quelque chose d'invariable et d'ininterrompu, ou de quelque chose de mystérieux ou d'inexplicable »[62]. Suivant les mots de Paul Ricoeur : « Je rappelle les termes de la confrontation : d'un côté l'identité comme mêmeté (latin : idem ; anglais : sameness ; allemand : Gleichheit), de l'autre l'identité comme ipséité (latin : ipse ; anglais : selfhood ; allemand : Selbsheit) »[63].

Certains commentateurs se sont interrogés sur l'éventualité d'une influence bouddhiste dans les théories identitaires et épistémologiques de David Hume. C'est notamment le cas d'Alison Gopnik (une commentatrice pour le coup) qui dans l'article « Could David Hume have known about Buddhism ? Charles François Dolu, the Royal College of La Flèche, and the Global Jesuit intellectual network »[64] postule que le philosophe écossais aurait

[62]En anglais dans le texte : *« Thus the controversy concerning identity is not merely a dispute of words. For when we attribute identity, in an improper sense, to variable or interrupted objetcs, our mistake is not confin'd to the expression, but is commonly attended with a fiction, either of something invariable and uninterrupted, or of something mysterious and inexplicable, or at least with a propensity to such fiction »*. Dans Hume D., *A Treatise of human nature (1.4.6)*, Oxford, D. F. Norton & M. J. Norton, 2000, pg. 166

[63] Ricoeur P., *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, pg. 140

[64] Gopnik A., *Could David Hume have known about Buddhism ? Charles François Dolu, the Royal College of La Flèche, and the global Jesuit intellectual network*, in Hume Studies, vol. 35, 1&2, 2009, pg. 5-28

été mis au parfum des théories bouddhistes lors de son séjour au Collège jésuite de La Flèche (le même que celui dans lequel Descartes était passé juste avant) via le père missionnaire Charles François Dolu.

Ce que nous pourrions qualifier de « dépouillement identitaire humien » a certainement inspiré la conception réductionniste de l'identité chez le philosophe analytique Derek Parfit pour qui la croyance en un moi n'est qu'un… fétichisme.

Alors pour finir, demandons-nous : l'unité de la personne chez Hume se trouve-t-elle dans l'identité narrative de Ricoeur ? Ou bien – prenant le parti de Hume – l'identité narrative de Ricoeur est-elle illusoire ? L'identité narrative que théorise Paul Ricoeur n'est-elle qu'un château de sable conceptuel balayé par la première vague sceptique ? Distinguer identité-idem et identité-ipse n'est-il qu'une pirouette philosophique ne résolvant pas le problème humien mais le déplaçant tout simplement ? Vous avez à présent toutes les cartes en main pour vous faire votre propre avis. Mais laissez-moi, pour terminer, vous donnez le mien.

Si nous pouvons reprocher à Ricoeur d'être trop dans le prolongement de la théorie du cogito cartésien, nous pouvons cependant reconnaître l'intelligence de la distinction entre une part fixe et une part fluctuante de l'identité. Seulement, la part changeante de l'identité n'est-elle pas aussi soumise à la critique humienne ? Nous le pensons bien. Mais la tentative ricoeurienne de « sauvetage identitaire » est malgré tout, une belle tentative. Dès lors, nous serions enclins à jouer non pas Hume contre Ricoeur, ni Ricoeur contre Hume mais bien Hume avec Ricoeur. Nous plaidons donc pour une théorie humo-ricoeurienne de l'identité où faire le récit de soi (l'identité narrative) est indispensable pour nous orienter dans l'existence tout en n'oubliant pas, de ne pas absolutiser notre moi.

Conclusion

Bon. OK. Les gars. J'ai craqué. Bisous humiens et ricoeuriens à toutes et tous <3

Références bibliographiques :

- Campbell Mossner E., *The life of David Hume*, Oxford, Clarendon Press, 2001
- Descartes R., *Principes de la philosophie ; Des principes de la connaissance humaine*, Paris, Vrin, 2000
- Descartes R., *Méditations métaphysiques, Objections et réponses*, Paris, Flammarion, 2011
- Dosse F., *Paul Ricoeur*, Paris, La Découverte, 2008
- Duchein M., *Histoire de l'Ecosse ; Des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2013
- Gopnik A., *Could David Hume have known about Buddhism ? Charles François Dolu, the Royal College of La Flèche, and the global Jesuit intellectual network*, in Hume Studies, vol. 35, 1&2, 2009
- Hume D., *A Treatise of human nature*, Oxford, D. F. Norton & M. J. Norton, 2000
- Hume D., *Enquête sur l'entendement humain*, Paris, Flammarion, 2006
- Hume D., *My Own Life,* 18 avril 1776, en ligne
- Kant E., *Métaphysique des moeurs, Fondation ; Introduction*, Paris, Flammarion, 1994
- Ricoeur P., *Philosophie de la volonté, 1. Le Volontaire et l'Involontaire*, Paris, Points, 2009
- Ricoeur P., *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990
- Ricoeur P., *Temps et récit* (1-3), Paris, Seuil, 1991
- Sartre J.-P., *Les mots*, Paris, Gallimard 1977

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

2. Deuxième Partage : L'écologie politique

L'écologie est une thématique prépondérante dans les débats et discours contemporains, qui prend de plus en plus d'ampleur dans la politique et dans le mode de vie des citoyens. Récemment, les partis politiques verts ont pris énormément d'ampleur dans les politiques occidentales : +24 eurodéputés au Parlement européen, +9 au Parlement fédéral belge, ou encore au top 1 des sondages en Allemagne, si les Allemands étaient amenés à voter aux élections fédérales aujourd'hui.

L'explication de cette montée en puissance des mouvements verts - qu'ils soient politiques, ou même extrémistes et/ou non-légaux, peut s'expliquer par deux facteurs : la prise de conscience de l'excès de consommation des ressources naturelles produites par la Terre annuellement, et la surmédiatisation de la problématique par le désenchantement du monde. Considérant à priori que le premier facteur sera largement exposé par les autres articles, celui-ci se concentrera sur le second, tout en gardant à l'esprit la vigilance pertinente du premier.

1) La genèse de l'essor des mouvements écologiques

L'humain est un être de croyances, telle est l'une des caractéristiques de la condition humaine. Historiquement, l'humain s'est constamment pris à croire - tantôt foutaises que divinités et certitudes - pour appréhender le monde et les questions métaphysiques persistantes. De par la croyance, l'humain meut son action toute discipline confondue afin de répondre, de prouver que sa croyance est vraie, par les arguments et les démonstrations empiriques. L'humain historiquement a donc cru, tantôt en la Terre plate, tantôt en la pluralité de divinités mythologiques, tantôt en des religions monothéistes ou polythéistes. Ces croyances ont permis dans l'Histoire d'enchanter le monde, et d'obtenir des réponses douces et élégantes aux réponses que personne de censé ne peut affirmer avoir avec certitude. L'enchantement du monde permet d'appréhender celui-ci plus sereinement, d'éloigner les angoisses de

ses perpétuelles incertitudes, et de rassurer face à la monstruosité et la fatalité de la nature, qui aussi belle soit-elle n'est pas clémente.

Le XIX^{ème} siècle fut un tournant dans l'histoire de la croyance, lorsqu'Auguste Comte mis au goût du jour le positivisme, où la « science positive » (qui réclame comme seule connaissance les faits issus de l'expérience scientifique) est devenue la norme. Malgré toutes les heureuses avancées scientifiques et philosophiques qu'a mené cette période, cette tendance a petit à petit mené à un désenchantement du monde, auquel les humains n'étaient pas prêts. Des philosophes influents, comme Nietzsche ou Freud, ont fait perduré la tendance désenchantée en éliminant Dieu (qu'il soit métaphysique ou religieux) des philosophies occidentales.

Ce désenchantement est un tournant dans l'histoire de l'humain puisque, rappelons-le, l'humain a besoin de croire, et d'appréhender le monde qui l'entoure. En supprimant la beauté du monde d'avant, l'humain s'est retrouvé angoissé, jeté dans le vide, étant réduit à se penser comme un amas de cellules à l'âme dissipée, destiné à mourir et à être oublié. Le monde s'est vu réduit à une formule mathématique qu'il était possible de résoudre. Puisque la condition humaine est de croire, le désenchantement du monde l'a mené à croire en quelque chose qui le réenchantait, qui lui donnait à nouveau un sens autre que la fatalité dépressive et laide que proposait l'ère du scientisme. Au vingtième siècle, l'humain s'est donc pris une passion pour les régimes totalitaires, tels les régimes fascistes (URSS, Italie,…) ou nazis. Quoi que l'on pense de ces régimes, le fait est qu'ils ont été soutenu à l'époque par une majorité de personnes. Cela s'explique de par le fait que les régimes totalitaires réenchantaient le monde par les dogmes et les promesses qu'ils proposaient. L'humain, vide, a donc cru aux belles promesses de dictateurs, allant jusqu'à se tuer par millions au nom des idéologies meurtrières qu'ont été le communisme ou le nazisme.

Le vingt et unième siècle s'est heureusement détaché de ces régimes totalitaires en Occident, proposant la démocratie pour tous les peuples européens. Cependant, cette démocratie est aujourd'hui en crise, et le

système remis en doute. Aussi, la caractéristique première de la démocratie n'est autre que l'imprévisibilité, de par le fait qu'il n'y a aucun idéal imposé via l'acceptation de la diversité d'opinions et de cultures. L'imprévisibilité ne mène pas à une Cité idéale, où la mise en œuvre d'une utopie a compensé la problématique de l'enchantement du monde au siècle dernier. En démocratie, le monde ne parvient pas à se réenchanter suffisamment pour combler le besoin de croire. De ce fait, l'humain contemporain a commencé à croire en l'écologie. L'écologie, c'est en quelque sorte un néopaganisme, dans lequel Dieu est remplacé par la déesse Terre. Malgré toutes les contradictions des militants et de l'idéologie en elle-même, l'humain croit sans réserve en l'écologie, l'idéalisant telle une idole, par fanatisme. Exactement comme l'humain médiéval, qui idéalisait Dieu comme Bien, Amour et certain.

L'écologie est en quelque sorte la nouvelle façon d'enchanter le monde, qui était substituée de sa beauté par la laideur de la science.

2) Les limites des partis verts

a) Le contexte politique

Il faut reconnaître la vérité historique étant que l'un des plus grands problèmes de l'humanité était la pénurie de nourriture pour le plus grand nombre, et le lotissement (toit, hygiène, qualité). Pouvons-nous imaginer que le problème de provenance de nos tomates dans nos supermarchés, ainsi que sa production de carbone lors de sa création, puisse être un réel problème que le plus grand nombre de citoyens se posaient ? Le problème était plutôt le fait de savoir si le citoyen allait pouvoir manger ses tomates, ou s'il ne pourrait pas s'en procurer. L'une des autres caractéristiques de la condition humaine est, reconnaissons-le, sa perpétuelle tendance à se plaindre et à se chercher des problèmes. Il se fait que l'ère libérale existant depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale propose la meilleure des conditions humaines pour le plus grand nombre qui a pu exister depuis le début de l'humanité. L'humain en terre libérale ne manque de rien ; au contraire, il sur-consomme. La folie de l'achat n'est plus de savoir si l'on achète trois ou quatre tomates sur le marché,

mais de savoir si l'on achète quinze tomates au premier prix, ou si l'on quadruple l'addition avec des produits « bios » ou Fairtrade.

L'écologisme est donc une problématique qui ne peut se penser qu'à partir du moment où l'humain ne manque de rien - puisque si l'humain était en manque, il ne se soucierait pas de l'écosystème pour survivre.

Cependant, l'écologisme tend à critiquer ce même système qui a permis son existence. Les propositions écologiques sont cependant contradictoires, par le fait qu'elles remettent en cause les piliers qui lui ont permis d'exister. Leurs propositions consistent tantôt à revenir en arrière (et donc à déconstruire les piliers de sa propre existence) tantôt à transcender ces piliers (ce qui, dans ce cas de figure, n'est pas une idée malveillante). Le juste-milieu serait d'osciller entre les acquis humanitaires permis par le libéralisme (tant progrès économiques que droit de l'Homme et droit des femmes, l'abolition de l'esclavagisme comme jus cogens, et bien d'autres) tout en ne perdant pas de vue l'écosystème auquel nous et les générations dépendent pour la survie de l'espèce. Déconstruire un système en le remplaçant par un autre - alors que celui-ci est le meilleur historique - peut, outre les contradictions de la démarche énoncée ci-dessus, mener à la perte d'acquis non-négligeables à la qualité de vie acquise de l'être humain.

b) <u>Entre bonne foi et dogmatisme</u>

Cette bienveillance de la vigilance écologique se confronte cependant bien souvent à la folie dogmatique qu'est de penser l'écologie comme somme toute, comme prépondérante voire verticale à toute autre problématique sociétale et humanitaire. De plus, l'écologie a tendance à se défendre comme obvious, comme non-critiquable, comme bonne en soi.

Le problème des tendances non critiquables est qu'elles ne sont plus de l'ordre de la science ou de la proposition, mais de l'imposition et du dogmatisme. L'écologie se pense comme scientifique, justifiée par un consensus de plus de nonante pour-cent des scientifiques et le GIEC. Elle a donc tendance à apparaître comme une certitude, comme une urgence

inviolable et autoritaire. Mais n'est-ce pas dans l'essence même de la science que de garder en tête la structure poppérienne, étant de distinguer la science de l'idéologie ? En effet, la science est science de par le fait que ses théories peuvent être réfutables. Et c'est justement parce que le scientifique ne perd pas de vue que ses recherches sont réfutables (c'est la racine même du progrès, cf terre plate) que celui-ci est un scientifique. Quelqu'un défendant que ses arguments soient de l'ordre de l'urgence irréfutable n'est pas un scientifique, c'est un dogmatique. L'argument de l'irréfutabilité n'est autre que politique, et ressemble de fait à un régime totalitaire. Peut-on dès lors dire que l'écologie est le nouveau totalitarisme de ce siècle ? L'analogie n'est pas vide de sens, lorsque l'on regarde les tournures que les mouvements écologiques prennent. Défendre la déesse Terre à tout prix, s'il faut de la même façon que les catholiques ont défendu leur croyance lors des croisades. Les extrémistes écologiques pensent déjà à long terme l'excommunication des non-adhérents à leur religion, le meurtre de plusieurs millions d'humain au nom de l'harmonie de la nature, ou la proposition de ne plus enfanter au nom de l'écologie. Aussi l'écologie nous dicte aujourd'hui ce que l'on doit manger, ce que l'on ne doit plus consommer, ce qu'on ne doit pas utiliser, en prônant parfois les bienfaits des anciennes sociétés, tels des Way of Life religieuses. Nous voyons aussi apparaître de nouveaux prophètes. Avant, Dieu était le protecteur de la Terre. Aujourd'hui, c'est Greta Thunberg. Alors que Jésus recueillait plusieurs adhérents qui le suivait tout en péchant, Greta récolte le même succès où plusieurs milliers de jeunes étudiants déferlent les rues, prenant des selfies avec leur smartphone et jetant leur bouteille de coca dans la rue tout en criant au climat.

Outre la faille dogmatique des discours écologiques, il est également important pour la planète de ne pas oublier d'où elle vient, et ce qu'elle a déjà pu vivre au nom des dogmatismes et des totalitarismes. Un écologisme de vigilance est bienveillant. De ce fait, l'écologie comme lobby est bonne en soi, puisqu'elle pousse les décisions politiques à prendre en compte que l'écologie est une problématique importante pour faire perdurer l'espèce à long terme

et assurer une qualité de vie équivalente voire meilleure. Cependant, un écologisme dogmatique est malveillant, de par les dérives que peut prendre ce courant au nom de la déesse Terre, de par l'expérience des totalitarismes que l'humanité a déjà pu fréquenter dans son histoire. De plus, l'écologisme politique tend à oublier tous les autres facteurs qui font que l'humanité existe et existe mieux qu'il y a un siècle : la croissance économique, et des Institutions démocratiques où persistent le débat non cloisonné par le politiquement correct et la certitude dogmatique. Il n'est pas rassurant d'entendre Zakia Khattabi, grande gagnante des élections fédérales belges en Wallonie, parler de « coalition climat » car ce terme ne qualifie qu'un monde où seul importe l'écologie, alors que le monde que nous habitons est bien plus que ce terme réducteur.

Axel Nagy

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

3. Troisième Partage : Journée internationales des droits des femmes : discours de l'AGL et de l'Angela

"À l'occasion du huit mars, journée internationale des droits des femmes, plusieurs collectifs néolouvanistes se sont réunis pour un rassemblement revendicatif place de l'université. Étaient donc présents pour ce rendez-vous annuel le collectif des femmes de Louvain-la-Neuve, le kot à projet féministe à visée intersectionnelle « L'Angela », le kap signe, le cercle étudiant LGBTqi+ « CHELLN », ainsi que le CORSI (Corps scientifique de Louvain-la-Neuve). Aux lectures des différentes avancées et stagnations mondiales d'un point de vue légal se sont succédés slogans, chants et discours de conscientisation. Ce sont donc deux de ces derniers dont nous vous proposons la présentation, celui de l'Angela et celui de l'AGl. "

1) Discours de l'AGL

L'égalité ne s'invoque pas telle une incantation magique. Il ne suffira à aucun organe de décision de la citer de manière scolaire dans une politique pour que soudainement celle-ci s'applique. Les seules déclarations d'intentions formelles ne voileront que d'un écran de fumée les besoins structurels de l'égalité réelle. Tout comme il ne suffit pas de se déclarer allié d'une cause pour l'être concrètement. Une société inclusive demande, au-delà d'une prise de conscience massive, un travail de fond pratique. Elle exige de s'ouvrir à des narrations multiples et transversales sur nos violences sociales historiques. D'avoir l'humilité de se taire pour écouter les concerné.es. De percevoir la lucidité derrière la colère et la légitimité derrière le chagrin. De comprendre la fatigue constante de rappeler son existence et la validité de son ressenti devant les remparts de l'hostilité ou du confort si pratique de l'indifférence.

Les oppressions telles que le sexisme, le racisme, les LGBTphobies, le mépris de classe, n'agissent pas chacune de leur côté en vase clos. Elles

s'entrecroisent et n'épargnent aucun milieu socio-culturel. Le monde académique comme le monde de l'animation étudiante, l'espace public, comme l'espace privé, de jour et de nuit, le campus universitaire n'est pas un sanctuaire à la marge duquel ces violences stopperaient net. Mais loin, d'être en position de résignation, nous reconnaissons à Louvain-la-Neuve l'implication croissante d'une population étudiante et non étudiante, volontaire et engagée dans ces luttes contre les discriminations. Des campagnes, conférences et ateliers de sensibilisation contre les violences de genres et sexistes ont été et sont toujours organisées. Des réflexions et décisions internes à la fois critiques et auto-critiques sont menées de concert entre chaque collectifs, kots à projets, cercles, asbl et instances compétentes de l'uclouvain.

Nous éprouvons beaucoup de gratitude envers ces engagements qui requièrent souvent un certain investissement physique mais surtout moral. Et parmi celleux qui sont ici en manif ou celleux qui militent d'une autre façon à leur manière, il y a des personnes victimes elles-mêmes d'oppressions qui n'ont pas le luxe de pouvoir se distancer physiquement et psychologiquement de leur domaine d'actions. À la charge mentale de leur lutte, s'ajoutera toujours la charge mentale d'être simplement elleux-mêmes dans une société qui les stigmatisent. Il est important pour les luttes que ces personnes puissent bénéficier évidemment de protection, de respect et de bienveillance de la part de tous les membres de la communauté universitaire.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

2) <u>Discours de l'Angela</u>

Aujourd'hui, nous nous devons, nous mouvements féministes intersectionnels, de nous rassembler pour exiger une fois de plus nos droits ! En cette période particulière, la lutte contre les discriminations ne peut être relayée au second plan, trop d'inégalités perdurent encore aujourd'hui. Ces mêmes inégalités qui se sont vues renforcées depuis un an, suite à la crise sanitaire. Cette lutte doit s'entendre tant au niveau local, qu'à l'échelle mondiale. En effet, dans nos sociétés actuelles connectées les unes aux autres, les frontières tombent, même si d'autres voudraient qu'elles restent établies et se renforcent. Or, chaque victoire a eu un rayonnement à travers le monde, nous donnant toujours plus de force pour poursuivre la lutte, nous rapprochant un peu plus de ce à quoi nous aspirons : l'égalité. Et nous saluons nos sœurs et nos adelphes qui se sont battu.es pour remporter ces combats.
L'année 2020-2021 a été marquée tant par des victoires que par des défaites. Il est donc plus que jamais important de poursuivre la lutte. La montée de l'extrême droite est la cause première des défaites énoncées. Nous manifestons aujourd'hui, pour nous faire entendre, pour dépasser la haine déversée par ces partis. Nous pouvons nous réjouir de compter de plus en plus de mouvements féministes intersectionnels prenant en compte toutes les formes de discriminations pour combattre cette haine.

La crise sanitaire que nous vivons actuellement révèle, une fois de plus, la nécessité de notre présence aujourd'hui. L'augmentation des violences conjugales et intrafamiliales en période covid ne doit pas rester dans l'ombre. Depuis 2021, on dénombre déjà 7 féminicides en Belgique ainsi que la mort de 2 petites filles suite aux violences intra-familiales. L'Etat ne peut fermer les yeux sur cette violence. Les femmes sont les premières victimes du confinement. Ce sont principalement les femmes qui restent à la maison pour garder les enfants qui n'ont pas école, ce sont les femmes qui, une fois de plus, subissent une répartition des tâches domestiques inégale. Ce sont donc les femmes qui subissent le plus la précarité professionnelle, notamment les

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

travailleuses du sexe. Enfin, on ne peut non plus ignorer l'augmentation des discriminations et du harcèlement en ligne. L'inactivité des modérateurs sur les réseaux sociaux est un autre combat à mener, modérateur préférant censurer des articles sur la culture du viol, sur la précarité menstruelle, plutôt que d'agir en supprimant des comptes perpétuant haines et discriminations.

Aujourd'hui, nous dénonçons, une fois encore, l'inactivité de l'Etat. Le nombre de féminicides augmente chaque année et pourtant les mesures prises sont dérisoires : la prise en charge des victimes de violences conjugales reflète de nombreux problèmes structurels à la fois dans la prise en charge des victimes, dans leur accompagnement, mais également au niveau des places dans les refuges qui sont insuffisantes. L'école, qui devait être le lieu d'apprentissage de la diversité, de la bienveillance, ne remplit pas son devoir de sensibilisation : il faut décoloniser les savoirs, apporter une éducation sexuelle non-hétéronormée et basée sur le consentement. Et pour faire cela, il est indispensable d'imposer ces sensibilisations dans les programmes scolaires et d'offrir une réelle formation au corps enseignant. Nous sommes également contraintes de dénoncer, une fois de plus, l'absence d'implication de l'Etat dans la prise en charge financière de la contraception et de la menstruation. Hormis un abaissement du taux de la taxe sur les tampons en 2018, aucun projet de loi n'a pour objectif, la gratuité des protections hygiéniques, le remboursement total par la mutuelle des tests de grossesse et de la contraception. Nous sommes épuisées, épuisées de répéter année après année, marche après marche, les mêmes revendications ! Et pourtant, nous continuerons à nous battre tant que vous ne nous écouterez pas car oui nous nous faisons entendre, c'est vous qui n'écoutez pas ! Nous attendons des actes, plus des paroles !

Des revendications claires, bien sûr que nous en avons et malheureusement vous les connaissez déjà. Vous les connaissez déjà, puisque

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

cela fait plusieurs années que nous nous réunissons sur cette place et que rien ne bouge.

Nous revendiquons des meilleures formations du corps policier afin de pouvoir répondre aux besoins des victimes venant porter plainte. Comment voulez-vous vous sentir en sécurité alors que la Police Nationale Française place encore la honte et la responsabilité du côté des victimes de harcèlement sexuel ? Non, ma tenue n'est pas une invitation ! Non, le fait que j'ai bu ou fumé ne me rend pas coupable ! Nous exigeons donc des formations adaptées afin de désexualiser nos corps ainsi que pour déconstruire et décolonialiser vos idéaux. Désexualiser et décoloniser nos corps, pour qu'on puisse nous les réapproprier sont les premières conditions pour que nous les femmes et minorités de genres puissions enfin se réapproprier l'espace public. Il suffit simplement de regarder les noms de nos auditoires ici, à l'UCLouvain. Une seule femme est représentée : Sainte-Barbe. En plus de la sous-représentation des femmes, il n'y aucune personne racisée, en situation de handicap ou LGBTQIAP+. Nous exigeons donc, auprès de notre université, de féminiser et décoloniser les noms de nos auditoires. Pouvoir se réapproprier l'espace public, c'est aussi pouvoir se balader de jour comme de nuit et se sentir en sécurité dans notre ville étudiante où les agressions sexuelles et les viols ne diminuent pas. Nous en avons ras-le-bol de nous sentir constamment en insécurité.

Depuis plusieurs années, nous exigeons encore et toujours de sécuriser la ville de Louvain-LaNeuve, notamment en éclairant les rues les plus sombres. Finalement, comment nous sentir en sécurité dans notre ville, dans notre université, dans nos cercles, kaps et régionales quand nous savons qu'il y a des violeurs et harceleurs parmi les comitards et que rien ne change. La crise covid a permis de mettre aux grands jours de nombreuses inégalités que nous venons d'exposer : les femmes et autres minorités de genres, les personnes précaires, les personnes racisés, les personnes queer ont été et sont

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

les premières victimes de cette crise et le seront, pour les changements globaux qui s'annoncent.

Face à cela, nous luttons et nous continuerons à lutter encore et encore, 8 mars après 8 mars et jour après jour. Notre lutte se veut et se vaudra décoloniale, sociale, queer, inclusive pour les personnes en situation de handicap et féministe ! Nous appelons donc aujourd'hui à la convergence des luttes. Nous prêtes et prêts à la lutte, alors aujourd'hui, nous vous lançons un appel, vous individus, institutions, entreprises, écoles, politiques, Etat, écoutez-nous, indignez-vous, rejoignez-nous !
Aujourd'hui encore, nous sommes là ! Et on le sera temps qu'il faudra, pas une de plus.

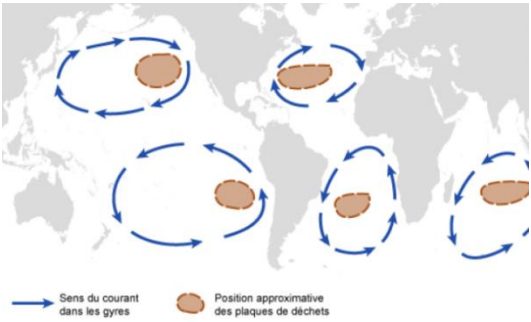
Discours partagés par Sarah-Christelle

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

4. Quatrième Partage : Des animaux écolos ?

1) Le ver de cire !

L'accumulation du plastique dans **l'océan** est si grande que l'on parle de la formation d'un septième continent, qui est décrit comme faisant actuellement jusqu'à six fois la taille de la France. On y retrouve non-seulement des macrodéchets (bouteilles, filets, masques, bidons…), mais surtout une flambée de microdéchets, dont des microplastiques. En effet, l'image de continent compact est surtout utilisée pour sensibiliser le grand public, mais n'est pas l'exacte représentation de la réalité : il s'y trouve énormément de particules à différentes hauteurs (allant de la surface à 3 mètres de profondeur) de moins de 5 millimètres de diamètre, qui se voient donc durement à l'œil nu. Ces microparticules peuvent persister plusieurs centaines d'années, tant ils sont peu biodégradables. Qui plus est, ce n'est pas une unique masse présente dans un océan, mais bien une pollution présente de manière multifocale dans 5 bassins océaniques : Pacifique Nord, Pacifique Sud, Atlantique Nord, Atlantique Sud et Océan Indien. Comme on peut le voir sur la figure ci-dessous, les courants marins tournent dans le sens des aiguilles d'une montre dans l'hémisphère supérieure et dans le sens inverse dans l'hémisphère sud. Alors, au fur et à mesure du temps, la force centripète entraine lentement les déchets au centre de la spirale. Ils s'y agglutinent, et n'en sortent plus jamais.



D'immenses plaques de déchets flottent sur tous les océans du monde LE MONDE.FR

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

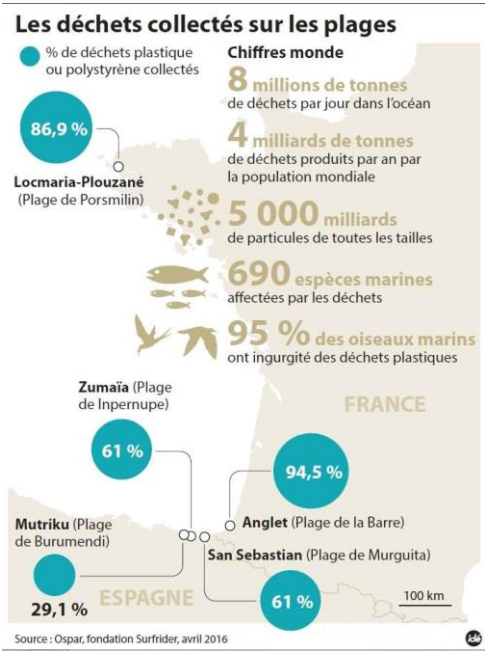
Une méthode pour quantifier les déchets accumulés fut mise au point par filtration des eaux des océans. L'équipe en charge de ce projet a dénombré entre 334 271 microplastiques par kilomètre^2 et 969 777 microplastiques par kilomètre^2.

Des micro-fragments de plastiques collectés lors d'expéditions scientifiques dans le gyre de l'Atlantique nord.
ASSOCIATED PRESS/GIORA PROSKUROWSKI

Avant l'arrivée du plastique, les débris en surface étaient détruits par les micro-organismes aquatiques. Mais depuis que les plastiques ont envahi ces eaux, cela n'est plus possible. 90% de la pollution est constituée de polyéthylène, du polypropylène et du PET. Et ces nombres ne sont qu'en augmentation.

Une solution pour lutter contre ceci serait de filtrer l'eau des terres avant son arrivée dans l'océan. Car une fois la pollution présente dans ceux-ci, aucun ne veut assumer la responsabilité et le coût du nettoyage de ces zones, car elles sont hors des eaux nationales et des Zones économiques exclusives.

En plus de la pollution maritime, il va de soi qu'une autre partie des déchets échoue sur les **plages**. À nouveau, une majorité de plastique, suivi de cordes, de mégots et de verres. En première place on retrouve de polystyrène de moins de 2,5 centimètres.



Je finirai avec ce point sur la problématique du plastique : la **bioaccumulation**. Les petits organismes marins tels que les planctons, des petits poissons et des mollusques qui filtrent l'eau avalent de petites particules et en finissent chargés. Mais comme tu le sais sûrement, ces petits organismes, ce sont la base de la chaine alimentaire. Alors eux, ils bouffent du plastique. Ils en deviennent remplis de plastique. Puis les plus gros organismes les avalent, et se remplissent eux aussi de plastiques. Là se dessine un deuxième phénomène : la **bioamplification**. Les prédateurs avalant les plus petites proies remplie de plastique se retrouvent *in fine* avec une quantité considérable dudit plastique en eux. Et à la fin de la chaine, on retrouve l'Homme, qui n'échappe pas à la règle. Effet boomerang !

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Et c'est maintenant qu'intervient la petite bête que j'aimerais vous présenter aujourd'hui : le ver de cire. Cette chenille a l'apparence typique des larves un peu répugnantes à la vue de beaucoup de gens : elle n'est pas très grande (1-2 centimètres), blanche et un peu boudineuse.

Pour la petite histoire, la découverte le fut par hasard : alors qu'une apicultrice nettoyait ses ruches, elle plaça les larves de cires dans un sac. Ces dernières ont fini par trouer ledit contenant, et une.

Des études ont été mises en place, et il a été démontré que les larves mangeant du plastique développaient un microbiote intestinal particulier, et une dysbiose bactérienne en faveur de celles qui, en association avec certaines enzymes intestinales, dégradent le polyéthylène à basse densité et qui peuvent le métaboliser. La digestion faite, les larves produisent de l'éthylène-glycol, produit déjà par l'Homme à échelle industrielle et utilisé dans les véhicules en tant que produit réfrigérant, ou encore comme dégivrant pour les avions. Ces larves peuvent survivre plus d'un an avec un régime strict en plastique.

Ainsi, nous pouvons imaginer la mise en place de centre et l'utilisation de ces larves afin de dégrader le plastique avant que celui-ci n'arrive dans nos océans.

2) <u>Les organismes bioluminescents :</u>

Lors de mes études en vétérinaire, il y a déjà un an, j'avais fait un petit travail sur la bioluminescence, parce que franchement, c'est un sujet archi badass.
A cette occasion, et pour le Cubix en parallèle, j'avais réalisé une petite BD afin d'expliquer le phénomène biochimique ainsi que ses fonctions utilisées dans la nature.

Je vais donc reposer cette BD ci-dessous, juste pour que vous ayez une petite explication plus légère de ce phénomène, sans rentrer dans des textes imbuvables !

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

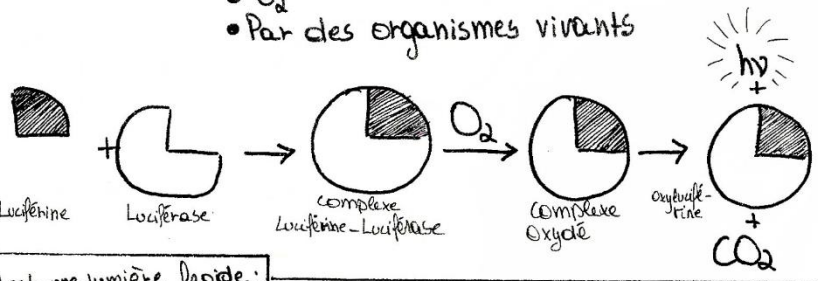
Voici les bases :

Nécessité de 2 éléments très importants :

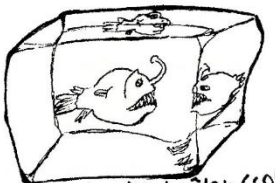
a) une enzyme = la luciférase

b) un substrat = la luciférine.

Bioluminescence = • CRÉATION de lumière
• via une réaction chimique
• impliquant la LUCIFÉRINE et la LUCIFÉRASE
• O_2
• Par des organismes vivants



C'est une lumière froide : elle ne dégage pas de chaleur !

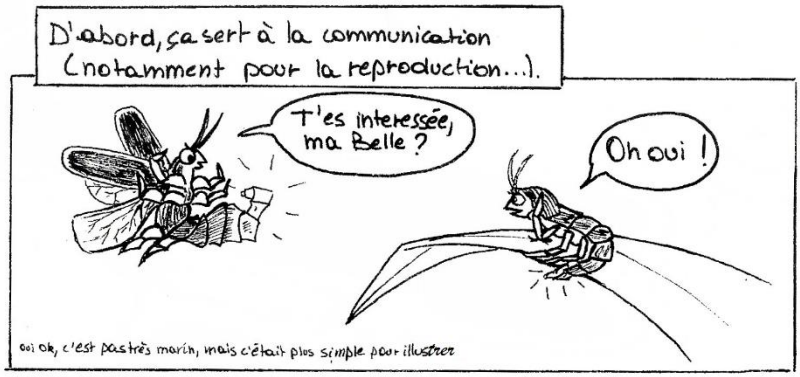


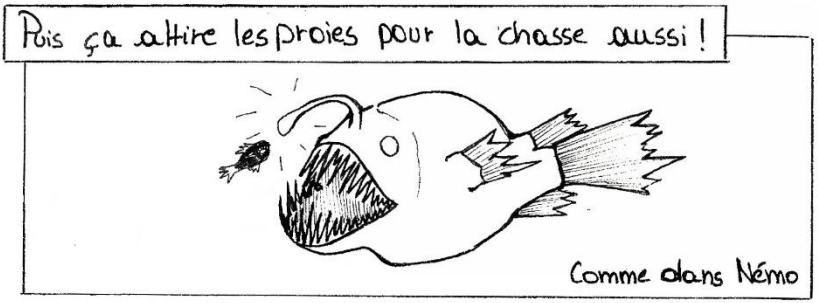
Ça ne peut rien brûler (CONTRAIREMENT aux bougies par exemple).

Et elle ne peut avoir lieu QUE dans le noir le plus complet !

ET ÇA A PLUSIEURS FONCTIONS !!!

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain





Et pour finir la lumière peut avoir une fonction défensive.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Et quel est le rapport avec l'écologie ? Je vais ici vous en présenter deux points :

1. Utilisation de la lumière produite par les bactéries (*Vibrio fischeri*) pour mesurer la pollution présente dans les estuaires : il faut y prélever des sédiments et les mélanger à des bactéries bioluminescentes. Ensuite, la quantité de lumière est mesurée et quantifiée via un photomètre. Les polluants présents dans l'eau tuent les bactéries, donc elles n'émettent plus de photons. Donc au plus une eau est polluée, au moins il y aura des bactéries et la lumière mesurée sera moins importante. Ainsi, il est possible de se faire une idée de la concentration en polluant. L'utilisation de la bioluminescence de cette manière est très pratique : elle est rapide et en couplant ces observations avec des capteurs mesurant les flux et la

vitesse de l'eau, il est possible de remonter jusqu'à la source de la pollution. Enfin, elle permet de montrer au public, littéralement, la présence de pollution, ce qui représente un message fort, pouvant déclencher des efforts pour contrer cette pollution, dans la population.

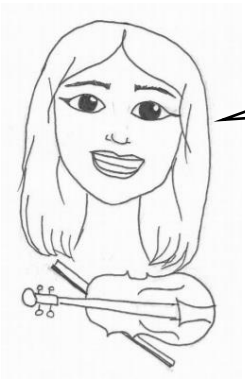
2. La bioluminescence, une source d'éclairage naturelle ? Et oui ! Des entreprises essaient de mettre sur pied des moyens de tenir en vie les bactéries durant plusieurs jours (problème : la mise en place de ces aquariums / tanks à eau et le fait que les bactéries ne vivent pas longtemps (moins d'une semaine)). La lumière dégagée serait douce et froide, et ne serait pas source d'une pollution lumineuse comme les lampadaires. Donc meilleure pour la faune, et pour les amoureux du ciel, en plus d'épargner de l'électricité (visitez Glowee qui propose de l'illumination éphémère dans de l'évènementiel (le site est génial et ça fait rêver)) donc de réduire le coût par habitant, sans oublier l'impact écologique hyper bénéfique : respect des écosystèmes des animaux et végétaux fatigués par cette lumière artificielle, et baisse du CO_2 rejeté dans l'atmosphère. Il existe d'ailleurs des petits jouets en forme de dinosaure pour les enfants, qui s'éclairent grâce à la bioluminescence des bactéries.

Bref, voici des pistes à explorer et qui sont en cours d'étude ! Peut-être qu'un jour on alliera la Nature et l'Homme pour arriver à un consensus bénéfique aux deux.

Audrey Schils

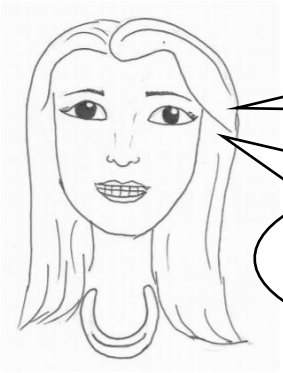
Dixits

En solitaire…



Marie, trésorière : Mais je n'ai pas d'argent dans ma chambre !

En douche froide ma bite c'est un vagin



OK bah on va faire un bébé alors

Vers Marie qui étale sa passata : On dirait moi avec le lubrifiant hier

Arickx, c'est toi qui a déplacé mon rachat ?

Pierre à Seba : Mais troue lui la bouche au moins !

J’ai giclé sur Arickx et je le suis pris une rafale de sperme d’oignon

…. Plaisirs partagés

Ok je te mets un doigt ! (1)

Non t'as des gros doigts ! (2)

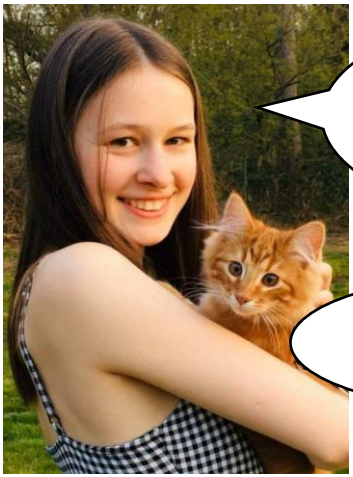
On est deux à être en chien ici (1)

T'inquiète je te ramène à manger ce soir ! (2)

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Tu penses quoi d'Angela Merkel (1)

Angela Merkel elle est bien mais niveau milf c'est un peu trop hardcore pour moi (2)



Non mais Arickx c'est pas ta nounou ! (1 – Mahé)

Mais si ! C'est Arickx !(2)

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Nous souhaiterions remercier tous nos contributeurs et rédacteurs sans qui la Grenouille ne pourrait exister.

Nous tenions à remercier également nos sponsors qui aident le plus transcendantal de tous les cercles à organiser de super activités toute l'année.

Si la philosophie et les rencontres t'intéresse, tu peux suivre les pages Facebook et Instagram du CEP qui détailleront les activités à venir et les moments de rencontres en cette période particulière, dans le respect des mesures de sécurité.

Prenez soin de vous,

La team Grenouille

Primum philosophare, deinde philosophare !

@cep_

CEP – Cercle des Etudiants en Philosophie

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain